ÉTUDES TRADITIONNELLES

Directeur Littéraire :

MICHEL VÂLSAN

75e ANNÉE SEPTEMBRE—OCTOBRE 1974 N° 445

A PROPOS DES RELIQUES

Nous voulons répondre ici à deux objections concernant les reliques, l'une visant leur authenticité, et l'autre leur efficacité. Rappelons tout d'abord qu'à l'origine du culte des reliques il y a les corps des saints, puis des parties ou parcelles de ces corps, puis des objets les ayant touchés, et plus tard des objets ayant touché ces premiers objets ; cette dernière catégorie ne comporte évidemment aucune limite, car on peut poser indéfiniment des étoffes sur des reliques « de force majeure », telle la Sainte Tunique conservée à Trêves. Ce qu'il importe de retenir en tout cas, c'est que le culte des reliques, loin de n'être qu'un abus plus ou moins tardif comme se l'imaginent la plupart des protestants, remonte à l'époque des catacombes et représente un élément essentiel dans l'économie dévotionnelle et charismatique du Christianisme.

Il y a à l'origine des reliques deux idées, l'une théologique et officielle et l'autre plus populaire, du moins *a posteriori* et *de facto*. Théologiquement, le culte des reliques, comme celui des images, se fonde sur le respect dû aux saints en tant que membres glorieux du Christ, et sur l'idée qu'en vénérant les saints à travers leurs reliques, on s'inspire de leur amour de Dieu, ou on aime Dieu à travers eux ; populairement, ce culte se fonde simplement sur la puissance bienfaisante et éventuellement miraculeuse qui est inhérente aux corps des bienheureux et qui se communique plus ou moins nécessairement — suivant l'importance du saint — aux objets ayant été en contact avec ces corps. Nous disons « populairement » pour plus de simplicité et bien que ce terme ne rende compte que d'une situation de fait ; en réalité, l'idée d'une présence miraculeuse dans les reliques a été enseignée par saint Cyrille de Jéru-

salem et d'autres Pères de l'Eglise, tandis que la thèse de la fonction moralisatrice des reliques — elle aussi présente dès l'antiquité — a été soutenue surtout par les scolastiques.

Il faut distinguer dans une relique trois forces différentes : la première est l'influence bénéfique inhérente à l'objet même ; la seconde est une énergie psychique surajoutée, qui provient des dévots et qui résulte d'un culte intense et prolongé ; la troisième est l'aide que le saint accorde éventuellement à partir du Ciel, indépendamment des deux précédents facteurs, mais se combinant avec eux, s'il y a lieu. La présence d'une force théurgique est plus certaine quand il s'agit de restes corporels, tels que des os ou du sang, mais elle n'en est pas moins probable dans le cas d'objets ayant appartenu aux saints personnages ; dans le cas de personnes quasi divines, tels le Christ et la Vierge, l'inhérence d'une puissance théurgique dans le moindre objet les ayant touchées est même tout à fait évidente. Cette puissance n'agit toutefois pas à l'aveuglette : sa manifestation positive ou négative — suivant les cas — dépend de la nature de l'individu qui en bénéficie ou qui la subit, et aussi de toutes sortes de circonstances tant subjectives qu'objectives.

Un cas très particulier de reliques est celui des objets célestes descendus sur terre, tels la pierre noire de la Kaaba et le pilier de Saragosse ; on pourrait se demander si dans ce cas le terme « relique » (*reliquia* = « reste ») peut encore se justifier, mais tout compte fait, il faut admettre que ce terme comporte *de facto* une signification très large qui permet de l'appliquer à tout objet sensible porteur d'une présence céleste. Selon la tradition, le pilier (*el pilar*) fut apporté à Saragosse par des anges ; la Sainte Vierge, encore vivante sur terre à ce moment-là, vint avec eux et se posa sur le pilier, puis repartit avec les anges après avoir donné des ordres à l'apôtre saint Jacques (1). Le pilier, d'ori-

(1) Le pilier fut touché par Marie, comme la pierre noire fut touchée par Abraham : en ce sens, le terme de « relique » se justifie pleinement, étant donné la qualité « avatârique » des saints personnages.

gine céleste, descendit dans la matière terrestre ; il subit donc en cours de route une sorte de « transsubstantiation », — la même remarque s'applique à la pierre noire de la Mecque, — comme inversement les corps terrestres élevés au Ciel, ceux de Jésus et de Marie par exemple, subirent une « transsubstantiation » ascendante. En disant ceci, nous avons conscience du fait que la science moderne a pour point de départ la négation des dimensions cosmiques suprasensibles et extra-spatiales, — alors que même la magie la plus ordinaire ne s'explique que par l'une de ces dimensions, — mais nous ne pouvons rendre compte ici de la doctrine des degrés cosmiques, que nous avons expliquée à d'autres occasions (2) ; il est de toute évidence impossible de parler de la signification des reliques sans présupposer une connaissance suffisante de cette doctrine, ou tout au moins la notion fondamentale des niveaux de l'Existence universelle.

Le culte des reliques se rencontre sous diverses formes dans toutes les religions ; les stoupâs bouddhiques ne sont rien d'autre que de grands reliquaires. Même l'Islam, qui est pourtant fort peu enclin à ce genre de culte, ne peut s'en passer tout à fait, et ne serait-ce que pour la simple raison que le Prophète et après lui les saints, ont laissé derrière eux des objets qu'il est impossible de ne pas vénérer (3). Ce qui correspond le plus directement, dans l'Islam, au culte des reliques, c'est la vénération du tombeau du Prophète à Médine et des tombeaux des saints, à commencer par les grands Compagnons ; la plupart de ces tombeaux sont en même temps des mosquées, parfois renommées pour les miracles qui s'y accomplissent (4), à l'instar des églises chré-

---

(2) Cf. l'article *Les cinq Présences divines*, dans *Etudes Traditionnelles*, juillet-août et sept.-oct., puis nov.-déc. 1962. Voir aussi *Logique et Transcendance*, chap. *Le symbolisme du sablier.*

(3) Quelques objets ayant appartenu au Prophète sont conservés à Istamboul dans l'ancien palais des sultans ; ils ne sauraient donner lieu, en climat islamique, à un culte organisé, mais les musulmans les contemplent néanmoins avec vénération en murmurant éventuellement la *çalât alan-Nabî*, peut-être aussi en formulant des demandes.

(4) Ce qui nous fait penser à la maison de la Sainte Vierge

tiennes édifiées, dès les premiers siècles, sur les tombeaux des martyrs. La même idée d'une combinaison entre le corps d'un saint et un sanctuaire se retrouve dans la coutume chrétienne d'enchâsser une relique dans les autels ; tout autel est en principe un mausolée.

***

Dans ce qui précède, la réponse à l'objection contre l'efficacité des reliques a déjà été donnée ; il nous reste à examiner l'objection contre leur authenticité. A cette difficulté, nous répondrons tout d'abord que la garantie d'authenticité est dans le principe même du culte des reliques, sans quoi ce culte, qui en fait est universel, n'existerait nulle part ; ensuite, nous ferons valoir que le caractère canonique, donc traditionnel, de ce culte constitue une garantie de leur authenticité et de leur légitimité, aux yeux de quiconque sait ce qu'est une religion. Il y a en effet dans l'économie charismatique de toute religion intrinsèquement orthodoxe une force protectrice qui veille sur l'intégrité des divers éléments du culte, fussent-ils secondaires, et cette force est fonction de la présence du Saint-Esprit, elle n'est donc pas sans rapport avec le mystère de l'infaillibilité.

Ces données de principe ne nous empêchent pas d'admettre qu'au moyen âge, quand le besoin de posséder des reliques devenait pratiquement insatiable, des gens peu scrupuleux ou peu équilibrés se mirent à en falsifier ; mais, outre que les victimes de la fraude étaient des particuliers et non les responsables des sanctuaires, cet abus n'autorise pas logiquement à mettre en doute l'authenticité des reliques canoniquement reconnues. On peut néanmoins se demander si parmi ces dernières il ne se trouve jamais un spécimen inauthentique, introduit par erreur sinon par fraude ; car malgré les garanties résultant de la nature des choses et malgré les pré-

---

à Ephèse, où les catholiques célèbrent la messe, tandis que les musulmans prient dans la chambre adjacente ; les divers ex-votos montrent que la Vierge accorde des miracles aux uns comme aux autres.

cautions administratives (5), des erreurs sont toujours possibles à titre exceptionnel, pour des raisons quasiment métaphysiques que nous n'avons pas à discuter ici. Dans ce cas, la grâce inhérente à la religion interviendra d'une autre manière : répondant à la ferveur d'un culte pour une fausse relique, le saint invoqué se rendra présent en elle, exactement comme un saint peut se rendre présent volontairement dans une image peinte ou sculptée, qui elle non plus ne remonte pas à la personnalité terrestre du saint (6).

Les images miraculeuses de la Sainte Vierge sont telles, non parce que Marie les aurait touchées physiquement, mais parce qu'elle a bien voulu y mettre sa grâce ; on pourrait en dire autant, *mutatis mutandis*, de certains saints tardivement déclassés par scrupule d'archéologie, à supposer que ce scrupule soit justifié (7). Il est des cas où il convient de mettre la question d'historicité entre parenthèses, d'autant qu'il n'est pas toujours possible — pour dire le moins — de prouver la non-historicité de personnes ou d'événements situés dans la nuit d'un passé inaccessible ; en outre, c'est un préjugé irréaliste de ne tenir compte que des documents écrits et de dédaigner les traditions orales, voire d'oublier leur existence ou leur possibilité. Quand on a affaire à d'anciens cultes historiquement mal étayés, mais solidement enracinés, donc efficaces, il faut « laisser

(5) Dès le moyen âge, les « pieuses fraudes » obligèrent l'Eglise d'établir des règles pour la sauvegarde du culte des reliques : l'identité et l'intégrité des reliques devaient être certifiées par un acte officiel pourvu d'un sceau, c'est-à-dire qu'elles devaient être reconnues par l'évêque et approuvées par le pape. Ajoutons qu'au moyen âge l'Eglise dut sévir également contre des abus superstitieux et même contre des pratiques sacrilèges à intention magique.

(6) De même pour les médailles miraculeuses par exemple, qui sont, non pas des reliques de la Sainte Vierge, mais des objets exécutés sur son ordre et chargés ensuite de sa puissance bienfaisante ; de même aussi pour les eaux miraculeuses, et autres phénomènes de ce genre.

(7) On pouvait laisser une sainte Philomène « dormir tranquille », du moment qu'elle avait manifesté sa personnalité par les miracles d'Ars ; et c'est une tautologie d'ajouter qu'elle l'avait fait avec l'acquiescement du Ciel, sans se préoccuper du *nihil obstat* de la « science exacte ».

faire » le Saint-Esprit, ou la *barakah* comme diraient les musulmans, et ne pas céder à la tentation — trop souvent inspirée par un complexe d'infériorité — de vouloir mettre les points sur les i ; il faut avoir le sens du message concret des phénomènes sacrés, et avoir confiance dans la puissance paraclétique et charismatique qui anime le corps de la religion et dont nous avons parlé plus haut (8). Tout ceci est d'autant plus plausible que le Ciel aime, à côté de ses clartés, une certaine indétermination ou une certaine asymétrie, ce dont témoignent bien des éléments dans les religions, et avant tout les Ecritures elles-mêmes.

Aux iconoclastes de tout genre il convient de rappeler que mieux vaut aimer Dieu à travers un saint que de ne pas L'aimer du tout ; ou encore, mieux vaut se souvenir de cet amour grâce à un saint, sa relique. son image, que de dédaigner ces supports tout en oubliant d'aimer Dieu. C'est ce que perdirent de vue les réformateurs, qui rejetèrent reliques et images sans pouvoir les remplacer par quelque valeur équivalente, — et sans même se douter qu'il y avait là quelque chose à remplacer, — puisque, en rejetant les supports, ils rejetèrent en même temps la sainteté ; tout autre est le cas des musulmans, qui admettent d'emblée la sainteté et vénèrent par voie de conséquence les tombeaux des saints. Les musulmans sont du reste « aniconistes » plutôt qu'« iconoclastes », — un peu comme les bouddhistes sont « non-théistes » et non « athées », — et la preuve primordiale en est que le Prophète, lors de la prise de la Mecque, protégea de ses mains une image de la Vierge et de l'Enfant, laquelle se trouvait à l'intérieur de la Kaaba ; autrement dit,

(8) Un certain manque de « sens de la *barakah* », curieusement caractéristique du monde latin, se manifeste également sur le plan des formes sensibles, qui devrait être celui de l'art sacré : nous pensons ici, non seulement aux inqualifiables méfaits du style baroque, mais aussi à l'aménagement pédant et pesant de certains lieux saints, où domine souvent une ferraille grossière et rébarbative qui ne peut pas ne pas déranger l'effusion des influences célestes. S'il y a deux choses incompatibles, c'est sans conteste la « civilisation » et le Paradis.

l'Islam ne s'attaque pas hérétiquement à des images traditionnelles préexistantes, — les idoles grossières des Bédouins n'avaient rien de sacré, — il exclut simplement *a priori* la production des images afin de permettre un certain mode de conscience du Transcendant, mode qui par son intention d'omniprésence et d'essentialité exige précisément l'absence de supports visibles.

Ce qui dans le cadre de l'Islam correspond à l'iconoclasme occidental, c'est le wahhabisme destructeur des mausolées, dans lesquels il voit des manifestations d'idolâtrie ; une comparaison avec le protestantisme n'est toutefois pas permise, étant donné que le wahhabisme, qui est un hanbalisme extrême, maintient tous les éléments essentiels du dogme et du culte. Aussi est-il profondément significatif que l'iconoclasme wahhabite s'est arrêté devant le tombeau du Prophète à Médine, suprême relique dans l'univers musulman, laquelle résume pour l'Islam le mystère de la présence terrestre de l'humanité céleste.

Frithjof Schuon.

LE MYTHE DE L'UNIPÈDE

On est surpris par la fréquence, dans les mythes de l'Inde, et surtout de la Chine, de personnages unipèdes, ou se déplaçant à cloche-pied, ou encore hémiplégiques et traînant la jambe. Faut-il tirer de cet ensemble de faits une interprétation globale ? Przyluski l'a autrefois tenté, en se situant sur le plan — qui lui est habituel — de l'ethno-sociologie (1). Il nous semble indispensable au contraire, tout en soulignant l'intérêt et la diversité de ce symbole, de différencier les plans sur lesquels il s'établit.

Le *pied,* et a fortiori le pied unique, est le point de contact avec la Terre de l'axe qui, identifié au corps humain, la relie au Ciel en passant par le sommet de la tête ; son empreinte sur le sol est la *trace* — au sens géométrique strict — des états supérieurs symbolisés par les degrés célestes, laquelle trace est le signe de l'état *central* auquel atteint celui que la tradition chinoise nomme *tchen-jen,* l'Homme véritable. Le symbolisme axial est-il commun aux différents aspects du mythe de l'Unipède ? Autrement dit, tous les unipèdes sont-ils des *tchen-jen* ? Constatons que l'identification est fréquemment possible, mais que d'autres cas s'en distinguent absolument, et qu'il existe en outre des aspects ambivalents du symbole.

Le mythe le plus significatif, dans le cas de l'Inde, est celui d'*Aja-ekapâda,* le Bouc-unipède, qui est une désignation puranique du soleil (2). Le bouc rassemble symboliquement en lui — synthèse véritablement centrale — les trois qualités fondamentales (*guna*). Il est dit de l'*Ekapâda* que son pied aspire l'eau, des-

(1) Jean Przyluski, *Les Unipèdes,* in *Mélanges chinois et bouddhiques,* vol. II. (Bruxelles, 1933-34).

(2) On sait qu'en outre le char du soleil comporte *une seule roue* : « Il roule avec une roue... » (*Atharva-veda,* X, 8).

tinée par la suite à retomber en pluie : « Lui qui porte l'eau vers en haut — comme fait la porteuse d'eau avec l'amphore... » (*Atharva-veda*, X, 8). Remarquons brièvement : que le soleil s'identifie dans les textes védiques à l'étai cosmique, *skambha* ; que la fonction de l'*Ekapâda* l'apparente à Indra, lequel soulève en outre la voûte céleste au-dessus de la Terre ; que le mot *aja* signifie également « non-né », ce qui fait de l'animal un symbole de l'indistinction primordiale, du moyeu immobile de la roue cosmique. Chacun de ces aspects contribue à faire coïncider l'Unipède avec l'Axe du Monde (3). Plus précisément encore, Shiva, que divers textes identifient à cet axe — le symbolisme du *linga* l'indique à l'évidence — est parfois représenté sous la forme de l'*Ekapâda-mûrti*, laquelle est un arbre dont les branches latérales figurent Vishnu et Brahmâ. Il n'est pas d'expression plus parfaite de ce que nous voulons ici démontrer. On observe également que dans certaines au moins des représentations iconographiques des « trois pas de Vishnu » (*Trivikrama*), celui-ci apparaît comme unipède et proprement « axial », la seconde jambe s'élevant dans l'espace intermédiaire (4).

Dans le domaine chinois, le symbolisme est à la fois moins explicite et plus varié dans la formulation. Le plus connu des unipèdes chinois est K'ouei, le maître de musique de l'empereur Chouen. Issu de la mer, producteur du vent, de la pluie, et surtout du tonnerre, K'ouei est à l'origine du tambour grâce auquel Houang-ti inspira la crainte à l'Empire. K'ouei yi-tsiu (K'ouei-l'Unipède) (5) est semblable au dragon, ce qui, nous le dirons plus loin, en rend la

(3) Les T'aï du Nord Viêt-nam connaissent le « Pied du Ciel », posé sur les montagnes, aux limites de la terre.
En lui conférant semblable signification, le *Taittirîya Brâhmoma* situe l'*Aja-ekapâda* à l'Est, où il s'identifie au soleil levant - cf., en Chine, l'arbre *fou-sang* par où monte le soleil ; c'est ce que figure exactement le caractère *tong*, qui désigne l'Orient ; dans le caractère *kao*, « lumière », le soleil est parvenu à la cime de l'arbre.

(4) Cf. par exemple, le *Trivikrama* de Mâmallapuram, reproduit dans *Arts de l'Inde*, de Stella Kramrisch. (Londres, 1955).

(5) Cf. Granet, *Danses et Légendes de la Chine ancienne*, p. 509.

symbolique ambivalente. Mais K'ouei-le-musicien fut découvert par *Tchong-li, symbole solaire, maître du* Feu (6) ; sa femme, noire et brillante comme un miroir, est peut-être la Lune (7). Lorsqu'il frappe les pierres sonores, « les cent animaux viennent danser ensemble » (*Chou-king*, I, 2) ; l'harmonie s'établit entre le Ciel et la Terre, la concorde s'instaure dans l'Empire : seul un saint (*cheng-jen*), fait dire Liu Pou-wei à Chouen, détient une telle capacité. On peut assurer, avec plus de précision, que ces pouvoirs traduisent l'atteinte de l'état *central*, et proprement édénique. La fonction « centrale » de K'ouei est confirmée par sa maîtrise de la foudre, signe manifeste de l'Activité céleste, ainsi que de la pluie. Les maîtres chinois de la pluie et du feu — tels P'ong-tsou, qui laissa sur la terre l'empreinte d'un seul pied, Tch'e-song tseu, Ning-fong tseu — ont le pouvoir de « monter et descendre » à volonté le long de l'Axe cosmique ; leur corps ne produit pas d'ombre, car il est à l'aplomb du soleil (8).

Il est très remarquable que la station immobile sur un seul pied accompagnait, récemment encore, au Siam et au Cambodge, le tracé par le Souverain du premier sillon, symbole de la fécondation de la terre par l'activité céleste, et constituant comme tel un appel à la pluie ; on pourrait donner de cette station royale une interprétation phallique parfaitement explicite, complétant celle du labourage. Il semble que la même position — ou la danse à cloche-pied — ait constitué, dans la Chine ancienne, l'un des éléments

(6) Ou Tchong *et* Li, maîtres du Ciel et de la Terre, et de leurs relations réciproques.

(7) *Cf.* Granet, *op. cit.*, pp. 507, 514.

(8) C'est aussi, bien entendu, le propre de l'arbre Kien, qui est situé *t'ien ti tchong*, « au centre du Ciel et de la Terre » (Houai-nan tseu). La faculté de « monter et descendre selon le vent et la pluie » est également reconnue à Tch'e-tsiang tseu yu, génie des arbres (*Lie-sien tchouan*, trad. Kaltenmark, p. 49. Observons encore que dans les traditions les plus diverses, et notamment dans les civilisations précolombiennes, les divinités du tonnerre et de la pluie sont unipèdes.

Il est par ailleurs assez remarquable que l'on ait parfois tenté d'assimiler l'*Aja-ekapâda* à l'éclair, autre façon de le rapprocher d'Indra.

de l'initiation royale : il aurait pu s'agir là, si l'on en croit Granet, d'un appel à la montée de la sève (9). Mais dans l'un et l'autre cas, le caractère axial de la fonction souveraine s'affirme à l'évidence, car la bénédiction du Ciel, ou le flux vital qui en est le produit, sont répartis par elle, qui les obtient au centre de l'Univers.

On s'attend à trouver un tel caractère illustré par le cas de Yu-le-Grand, et par celui de T'ang-le-Victorieux. Il est dit en effet de Yu qu'il était affecté d'hémiplégie, *p'ien-kou tche ping,* ce que confirme expressément Lie-tseu (ch. 7). En conséquence de quoi le « pas de Yu », qui fut une danse d'instauration cosmique, avait un aspect traînant et sautillant (*t'iao*), la jambe ramenée de l'arrière ne dépassant jamais l'autre. Si le pas de Yu est utilisé, dans sa structure labyrinthique, par les Taoïstes, il est au moins curieux de noter que le caractère *t'iao* est formé à partir de *tchao,* qui évoque la divination par l'écaille de tortue craquelée, c'est-à-dire l'interprétation du langage céleste.

T'ang, fondateur des Yin, et qui eut pour symbole un soleil levant, fut lui aussi *p'ien-kou,* ou à tout le moins *p'ien,* incliné d'un côté, dissymétrique, mi-parti, après s'être offert en victime expiatoire pour appeler la pluie (10).

On n'est pas sans observer que la station, ou la danse sur une seule jambe sont des attitudes d'échassiers, tels la cigogne, le héron ou l'ibis, et qu'elles évoquent la contemplation. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de les voir attribuer, en Chine, à la grue, au faisan — liés au symbolisme de l'immortalité — ou à divers oiseaux mythiques qui leur ressemblent. Les maîtres respectifs de l'Eau et du Feu sont parfois des oiseaux à patte unique : Chang-yang et Pi-fang.

---

(9) *La Pensée chinoise,* p. 320.

(10) Cf. Jacob devenu boiteux à la suite de son combat avec l'Ange : « Le soleil se levait sur lui lorsqu'il passa Penouel, et il boitait de la hanche. » *Gen.* 32, 32). Un autre *p'ien-kou* était, semble-t-il, Wou-houei, frère de Tchong-li, que Sseu-ma Ts'ien (*Che-ki,* ch. XL) dit avoir été, à la suite de celui-ci, le maître du Feu.

Il est dit de Chang-yang qu'il est capable d'aspirer l'eau de la mer, aptitude que nous avons vu conférer ailleurs à l'*Aja-ekapâda*. Les appels à la pluie, dans la Chine antique, se dansaient à cloche-pied. Pi-fang est une sorte de grue productrice de feu. Au temps de Yao apparut un faisan unipède et dansant, annonciateur de l'ordonnance du monde, et conséquemment de la naissance de Yu. Le battement d'ailes des faisans, accompagnant leur danse, produit un « ébranlement » (*tch'en*) qui n'est autre que le tonnerre lors de son éveil saisonnier. Il semble bien que Yu, annoncé par le faisan unipède, ait lui-même, vêtu de plumes, dansé la danse cosmique du faisan. On sait que l'identification aux oiseaux, et particulièrement aux grues, est le signe de l'aptitude au vol, qui est le propre des Immortels, au « séjour » desquels il permet d'atteindre (11). On peut donc, ici encore, évoquer l'obtention d'un état « central » et, qui plus est, la possibilité de s'élever par le vol le long de l'Axe du monde. Il est dit que l'oiseau Pi-fang accompagnait Houang-ti lorsqu'il s'éleva vers le Ciel ; Granet remarque en outre (12) que Pi-fang semblerait, en ce cas, associé à l'essieu du char de feu que montait le premier Empereur, ce qui confirme bien son caractère axial : l'essieu du char chinois est un symbole traditionnel de l'étai cosmique (12 bis).

On observe toutefois, chez certains oiseaux danseurs de la Chine antique — et chez certains génies de même apparence — une particularité qui mérite de retenir l'attention : pourvus d'une seule aile et d'une seule patte, ils ne peuvent danser que *par couples* — ainsi des Pi-yi niao dont parle le *Chan-hai king*. La danse de Chang-yang, qui appelait la pluie bienfaisante, se dansait à cloche-pied, mais nécessairement par couples. Granet suggère (13) que, peut-être, les sacrifices mi-partis de Yu et de T'ang furent in-

(11) Un autre moyen d'identification aux grues est la danse sur échasses.

(12) *Danses et Légendes*, p. 526.

(12 bis) C'est également vrai dans l'Inde védique, où l'Indra cosmique est comparé à l'essieu qui, tout à la fois, sépare et unit en leur centre les deux roues du char.

(13) *La Civilisation chinoise*, p. 227.

complets parce que non accompagnés d'une hiérogamie féconde. Il faudrait admettre, en ces diverses circonstances, que les personnages unipèdes sont seulement des *moitiés* dont l'approche reconstitue l'androgyne. Comme si les deux parties d'Ardhanârîshvara (Shiva et sa *shakti* assemblés en un corps unique) (14), ou celles des Hari-hara (Vishnu-Shiva) de la statuaire khmère, étaient provisoirement dotées d'une existence autonome mais stérile, en l'attente d'une unité reconstituée par le rite ; unité qui, dit une inscription khmère, est la « cause de l'Univers ». Le *Mahâbhârata*, par ailleurs, associe au soleil couchant — peut-être plus généralement aux *fins de cycles solaires* — une caille monstrueuse et de couleur sombre, unipède et dotée d'un seul œil et d'une seule aile. Or la caille, en son intégrité, est souvent un symbole de la lumière solaire et des restaurations cycliques (15). Sa partition renverse-t-elle purement et simplement la valeur du symbole, ou bien est-ce la reconstitution de l'oiseau en son unité qui permettra l'éveil et le développement du cycle neuf ? Pour revenir à l'ornithologie symbolique chinoise, soulignons que le phénix, symbole central et solaire s'il en est, y est vu comme androgyne (*fong-houang*). *Fong* et *houang* ont chacun leur valeur propre ; mais c'est le *fong-houang* qui est annonciateur des règnes féconds.

Il est de fait, toutefois, que la valorisation symbolique des unipèdes a toujours fait difficulté en Chine, en fonction de l'empêchement rituel qu'y constitue la dissymétrie corporelle. Si K'ouei avait été unijambiste, observe Wang-tch'ong (16), on en eût fait un portier, non un Directeur de la musique sacrée. Le frère de Confucius était inapte aux rites parce que boiteux (17). Le *Li-ki* observe que le fait de s'appuyer

---

(14) «Le Dieu dont le corps est pour moitié celui d'Umâ ». (*Yogatattva-upanishad*).

(15) Cf. notre étude : *La Caille et le Loup*, in *E.T.* n° 404, nov.-déc. 1967.

(16) Cf. Granet, *Danses et Légendes*, p. 507.

(17) On sait qu'en Occident même, ce défaut constitue un empêchement initiatique, et que la difformité physique est une caractéristique de l'Antéchrist (Guénon, *Aperçus sur l'Initiation*, ch. XIV ; *Le Règne de la Quantité*, ch. XXXIX).

au sol sur un seul pied est une incorrection grossière, inadmissible en milieu rituel (X, 1). De là dérive le fameux jeu de mots attribué par Liu Pou-wei à Confucius : *K'ouei yi-tsiu,* lui fait-il dire, ne signifie pas « K'ouei-l'Unipède », mais « K'ouei, à lui seul, suffit », ce qui, soit dit en passant, peut lui conférer une valeur symbolique du même ordre (18). Tchouang-tseu parle bien d'un K'ouei unipède (*yi-tsiu*) et compare sa démarche à celle du mille-pattes (*hien*) (ch. 17). Mais qu'est-ce que ce K'ouei ? Il est signalé plus loin (ch. 19) comme un génie des montagnes : « Dans les eaux, il y a le Wang-siang... dans les montagnes, il y a le K'ouei. » Sseu-ma Ts'ien (*Che-ki,* ch. XLVII), utilisant le *Kouo-yu,* fait dire à Confucius que le K'ouei est le « prodige du bois », et l'amène à confirmer que le Wang-siang est bien celui de l'eau. Figure de dragon à une seule jambe, selon la définition du *Chouo-wen,* le K'ouei dont il s'agit n'est évidemment plus au niveau de ce maître de musique qui charmait les animaux et harmonisait les relations entre les hommes (19). Il est le type des monstres *infirmes* qui peuplent la mythologie extrême-orientale, figurations d'influences subtiles, s'exerçant d'ailleurs elles-mêmes à des niveaux divers.

C'est ainsi que le génie viêtnamien *Dôc-cuoc* (ch. *tou-kiao,* « pied unique ») entre dans la catégorie des gardiens armés, des influences protectrices (20). Mais il possède — et nous rejoignons ici sur un autre plan la fonction des « maîtres de la pluie » — des pouvoirs d'ordre météorologique : il est, en quelque sorte, le reflet diminué de ses prédécesseurs. Il existe, dans la mythologie hindoue, des *Aja-ekapâda* parmi les *Rudra* et parmi les *Marut* qui peuplent le monde

---

(18) *Tsiu* signifie à la fois « pied » et « assez, suffire ». On pourrait comprendre que si « K'ouei, seul, suffit », il est de même nature que l'« Homme unique » (*yi-jen*), dénomination réservée rituellement à la fonction impériale.

(19) Le *k'ouei* des montagnes est, dit-on, un génie maléficient qui apporte la fièvre. On le chasse en faisant éclater au feu des morceaux de bambou (cf. Granet, *Danses et Légendes,* p. 509).

(20) Ce personnage a été étudié par G. Dumoutier : *Etudes d'ethnographie religieuse annamite. Sorcellerie et divination* (Paris, 1899).

subtil, l'espace intermédiaire, voire les souffles vitaux (21). Il existe aussi des *ekapâda* de nature asurique. Przyluski fait mention, chez les Munda, d'*ekagudia,* monstres anthropophages unipèdes à tête de cheval. Or c'est à peu près l'aspect de l'un des « Trois Vers » (*san-tchong*) de l'imagerie taoïste, influences maléficientes qui provoquent dans le corps humain, où elles hantent respectivement les trois « champs de cinabre » (*tan-t'ien*), la décrépitude et la mort.

On a pu rapprocher le K'ouei, génie de la montagne et producteur du tonnerre, d'éléments relevant de la métallurgie (22). On sait l'ambivalence de ce thème symbolique. La même montagne qui abrite le K'ouei recèle aussi, selon le *Chan-hai king,* un hibou unipède nommé T'o-fei, qui protège du tonnerre : or *t'o* est le soufflet de forge (23).

A l'art de la métallurgie sont affectés, non seulement les boiteux, mais aussi les cyclopes. Aussi n'apparaît-il pas téméraire de rapprocher du mythe de l'unipède celui du « monocle », celui de l'unicorne, voire, un peu différemment, celui des animaux à trois pattes. Le dernier type de symboles indique toujours un déséquilibre cosmique. La vision monoculaire est, dans le cas des cyclopes, une vision d'ordre inférieur, à laquelle il manque une dimension essentielle : celle de la profondeur (24). Mais elle est plus souvent le symbole d'une vision synthétique, les perceptions dualis-

(21) On trouve un *ekapâda* parmi les *Rudra* compagnons de Shiva, également parmi les *Rudra* qui entourent, dans son *mandala,* Tripurà, forme tantrique de Devî. Mais les compagnons de Shiva peuvent être les *astamûrti,* les « huits aspects » de la Divinité, ce qui nous ramène à la première partie de cette étude.

(22) Granet, *Danses et Légendes,* p. 516.

(23) Si certains des *Rudra* peuvent être des aspects de Shiva, d'autres sont en rapport avec les aspects néfastes du feu. On observera qu'en diverses traditions, les forgerons sont *boiteux,* ce qui est le signe manifeste d'un déséquilibre psycho-physique. L'exemple le plus connu est bien entendu celui de Vulcain. Nous passons ici du symbolisme du feu sacrificiel à celui du feu souterrain.

(24) Yi l'Archer, qui prépare l'avènement de Yu, châtie le génie du Vent en le rendant boiteux, et le génie du Fleuve en le rendant borgne (Granet, *op. cit.,* pp. 378-379).

tes des deux yeux étant concentrées en une perception unitive : c'est ici encore le signe d'un état « central » ou paradisiaque (25). Le symbole axial de l'unicorne apparaît bien comme l'analogue et le complémentaire de celui de l'unipède. La corne unique est image de puissance ; elle s'identifie au rayon solaire et appelle, en conséquence, la perception intellective : n'est-il pas dit de Lao-tseu qu'il portait une coiffure en forme de corne ? Parmi les éléments symboliques particuliers à la licorne, on relève les notions de fécondation céleste et de maîtrise de la pluie, notions que nous avons vu plus haut rapportées à l'unipède.

Centre, équilibre ou symétrie : il n'y a finalement, en ces signes de relations diversifiées entre le Ciel et la Terre, qu'un seul problème : c'est celui des voies qui, de la dualité, conduisent à l'unité.

Pierre GRISON.

---

(25) Notons qu'au plan intermédiaire, les génies de la foudre sont, en diverses contrées, pourvus d'une seule jambe et d'un seul œil.

La Théophanie sinaïtique

selon la tradition juive

(*suite*)

5

La fabrication et l'adoration du veau d'or étaient dues — selon le *Zohar* (II, 191a - 192b) — à l'initiative d'Egyptiens, qui s'étaient joints à Israël lors de son exode, parce qu'ils avaient reconnu la supériorité de *YHVH* sur Pharaon. Or, pendant les quarante jours et nuits que Moïse passa au sommet du mont Sinaï en présence de son Seigneur, ces mêmes Egyptiens retombèrent sous l'influence des « écorces » ; ils commencèrent à s'impatienter et à jouer un rôle analogue à celui de l'esprit tentateur, qui s'était introduit dans le Jardin de l'Eden, pour induire en erreur Eve, puis Adam. La Kabbale considère ces Egyptiens comme les « intrus » du paradis terrestre restauré au pied du mont Sinaï. A l'instar de Satan obnubilant l'esprit des premiers hommes, ces « intrus », et notamment les « magiciens » d'entre eux, rendirent impur et sceptique un tel nombre d'âmes israélites, que le frère de Moïse craignit la rupture générale de l'Alliance avec *YHVH*. Voulant limiter autant que possible la perte des âmes israélites, Aaron accepta sur la demande pressante des Egyptiens et de ceux qui les suivirent, la fabrication du veau d'or, mais fit construire également un autel consacré à *YHVH*, afin de permettre aux hommes purs de manifester leur opposition face

---

N.B.

Le texte complet de la note 28 (cf. n° 443-444, p. 145), s'établit comme suit :

(28) C'est pourquoi, outre les raisons d'ordre purement contemplatif, qui les font enseigner l'invocation permanente du Nom salvifique de Dieu, les Maîtres spirituels — pour ne citer ici que Rabbi Nahman de Bratzlaw (1772-1810) — insistent tellement sur la nécessité d'« élever sans cesse son cœur vers Dieu », de « crier sans cesse de tout son cœur vers Lui » ; « car — dit notre Rabbi — l'homme se trouve, dans ce monde, en grand danger. »

aux impurs et pour que le culte voué au vrai Dieu d'Israël annulât, si possible, les effets de l'idolâtrie. Malgré ce contre-courant suscité par Aaron, Israël, sans l'intervention de Moïse — d'un Moïse prêt à sacrifier sa vie pour son peuple —, aurait été anéanti par la Colère divine ; et celle-ci ne s'apaisa entièrement qu'après la mort expiatoire de quelques milliers de renégats.

Cependant, les premières Tables de la Torah, le premier état d'union d'Israël avec Dieu, le paradis sinaïtique étaient perdus, et sans une nouvelle intercession de Moïse, *YHVH* n'aurait pas accompagné ce « peuple au cou roide » vers la Terre promise. Le Seigneur avait pourtant averti Moïse du danger qu'il allait courir en voulant accueillir des Egyptiens au sein d'Israël ; mais espérant leur conversion véritable à la vue des actes du Dieu vivant, Moïse insista auprès de *YHVH* en leur faveur. Et Dieu finit par laisser jouer le libre arbitre de l'homme, tout comme au paradis où, malgré Son avertissement, Adam et Eve devinrent la proie de l' « intrus ». C'est ainsi que le péché originel et la chute de l'homme purent se répéter au Sinaï et que la restauration de l'état paradisiaque et l'union à l'Un finirent par y prendre l'aspect d'une simple semence de la Rédemption future et universelle qui, seule, fera disparaître à jamais le mal de la terre.

Cette semence est tombée sur le sol d'une âme collective, qui devait être labourée pendant des millénaires par des légions de pieux, de justes et de prophètes, pour porter des fruits spirituels contribuant à la Délivrance finale. De la spiritualité pure des premières Tables, Israël est passé à l'exotérisme des secondes ; mais l'élite a conservé l'ésotérisme de la première heure, la *Qabbalah*, la « réception » et réalisation des « Mystères de la Torah ». A travers toutes les défaillances du peuple élu, la « chaîne de la Tradition ésotérique » (*shalsheleth ha-Qabbalah*), la transmission initiatique des moyens sacrés conduisant à la vision du Divin et à l'union avec Lui, est demeurée intacte depuis Moïse et doit se poursuivre de façon ininterrompue jusqu'à l'avènement final du Messie. Le vestige lumineux des Tables originelles se trouve caché dans les lettres des secondes Tables, donc de la Torah actuelle ; et dans cette lumière cachée gît le premier

état d'*union mystica*. Il faut qu'Israël retourne à la Torah et l'approfondisse spirituellement jusqu'à sa réalité intime, s'il veut recouvrer cet état de la vision béatifique et de l'union sacrée du Sinaï. L'histoire d'Israël est un inlassable va-et-vient entre la fidélité et l'infidélité envers la Torah, entre l'adoration de *YHVH* et du « veau d'or » ou d'autres faux dieux. C'est pourquoi l'Eternel détruisit les deux Temples de Jérusalem, chassa le peuple de la Terre Sainte et Se déroba au regard intérieur de la plupart des enfants d'Israël. Il leur retira — avant la destruction du second Temple déjà — l'invocation de Son Nom sacro-saint *YHVH,* ce vestige essentiel des premières Tables, grâce auquel mainte âme d'Israël s'était unie à Lui, depuis Sa révélation au Sinaï. Dans ce Nom, Dieu avait mis toute Sa Bonté, Sa Grâce et Sa Miséricorde. Il l'avait énoncé devant Moïse, afin que Moïse le prononçât devant Israël et qu'Israël, à son tour, l'invoquât et fût illuminé et délivré par la Clémence infinie, la Présence réelle et rédemptrice habitant cette parole la plus précieuse de l'Eternel. « JE ferai passer devant toi toute Ma Bonté, et JE prononcerai devant toi le Nom de *YHVH;* car JE fais grâce à qui JE fais grâce et miséricorde à qui JE fais miséricorde ». (*Exode* XXXIII, 19) « Et *YHVH* descendit dans la nuée, Se tint là avec lui, et pronança le Nom de *YHVH*. Et *YHVH* passa devant lui et s'écria : « *YHVH ! YHVH !* Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve Sa grâce jusqu'à mille générations, qui pardonne l'iniquité, la révolte et le péché ; mais Il ne les laisse pas impunis, visitant l'iniquité des pères sur les enfants et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. » (*ibid.* XXXIV, 5-7).

Avec la perte de l'invocation du Nom *YHVH,* Israël subit la pire des punitions et des disgrâces : la perte de l'union immédiate à Dieu. En effet, la grâce particulière de ce Nom consiste dans la « descente » immédiate et rédemptrice du Transcendant, Lequel a pour symbole les deux premières lettres de *YHVH*. Sa descente est représentée par la lettre *V,* idéogramme du Messie, qui opère ici-bas à travers le dernier *H,* symbole de la Présence réelle et révélatrice, la *Shekhinah*. Or, c'est cette descente rédemptrice, procurant

l'union au Divin et représentée par les deux dernières lettres du Tétragramme, — sa « moitié immanente », — qui fut retirée au peuple juif ; seuls quelques rares initiés de la « chaîne kabbalistique », suffisamment qualifiés pour l'union directe, purent continuer d'invoquer en secret ce Nom sacro-saint, dont le divin Contenu doit être réalisé ici-bas en permanence, « de génération en génération ». (cf. *Exod.* III, 15) Dieu a cependant laissé à tout Israël la « première moitié » — transcendante — de Son Nom *YHVH,* à savoir *YH* vocalisé *YâH* ; c'est le Nom de Sa Trancendance miséricordieuse qui, conjointement à certains Noms de Son Immanence, tels que *Elohenu* (Notre Dieu) et *Adonaï* (Mon Seigneur), continue de manifester Sa grâce au sein de la disgrâce : cette manifestation est « affaiblie », « indirecte », et s'avère par là-même être une grâce conforme à la réceptivité réelle des générations de la « fin », devenues incapables d'assimiler et, partant, de supporter une descente directe du Divin.

Une autre disgrâce, qui n'est pas sans rapport avec celle dont nous venons de parler, a frappé Israël par deux fois dans la destruction répétée du Temple de Jérusalem, de l'Habitacle du « *He* final » de *YHVH,* celui de Sa *Shekhinah* en tant qu'Elle Se manifeste de façon évidente à Son peuple. Le service sacerdotal, les sacrifices offerts pour la réconciliation et l'union d'Israël avec *YHVH* n'existent plus. La Présence salvatrice de la *Shekhinah* ne s'irradie plus du divin « Centre du monde » ; Elle S'est exilée avec le peuple errant sur toute la terre. Sa Lumière est comme dispersée dans des myriades d'étincelles tombées au sein de l'obscurité de ce monde allant vers sa fin, et il ne reste plus à Israël qu'à rechercher, recueillir et élever ces étincelles vers leur Source divine et, par là, à se relever lui-même, à s'élever vers *YHVH,* au milieu de toutes ses souffrances continues. Ce grand effort spirituel est possible, malgré la perte du Sanctuaire et du Nom *YHVH,* et cela pour trois raisons fondamentales énoncées par la Tradition : premièrement, « la *Shekinah* a accompagné Israël dans l'exil », donc, Dieu n'a pas abandonné Son peuple, mais Il est près de chaque enfant d'Israël attaché à Lui ; puis, Il a permis de remplacer les sacrifices par des prières et des invocations — com-

me celle de Son Nom *YâH* —, ainsi que par toute l'observance extra-sacerdotale de la Torah ; enfin, la Torah existe toujours et perpétue les Tables de Témoignage conservées jadis dans l'Arche d'Alliance, au Saint des Saints du premier Temple. La Torah, copiée sur d'innombrables rouleaux et transportée par les enfants d'Israël aux quatre points cardinaux de la terre, représente pour eux l'Habitacle même de la *Shekhinah*, la Demeure sacro-sainte de la Présence réelle dans les Synagogues du monde entier. La lecture rituelle, l'observation, l'approfondissement intellectuel et la réalisation spirituelle de la Torah — y compris l'ensemble des prières canoniques, l'invocation de Noms divins, la contemplation des Qualités (*Middoth*) de Dieu ou des *Sephiroth*, comme d'autres modes révélés d'union à l'Un, — constituent à présent les moyens d'actualisation de la Lumière éternelle, de l'élévation des « étincelles » vers leur Source suprême, de la réunion d'Israël avec la *Shekhinah* et, par *Elle*, avec le Saint, béni soit-Il.

Ainsi, Dieu, après S'être révélé au Sinaï dans Sa Lumière rédemptrice prenant la forme de Sa Parole, la Torah, est resté avec Son peuple à travers toutes les vicissitudes de l'histoire. Après être descendu de Son Trône glorieux sur le sommet du mont Sinaï en élevant Israël, du pied de la montagne, vers Son Trône où Il unit Son peuple à Lui dans une céleste union, Il redescendit, enveloppé de la Torah, afin qu'Israël aussi redescendît et contractât avec Lui l'Alliance terrestre du Sinaï. Ce fut une Alliance d'Amour scellée par le divin « baiser », que les enfants d'Israël reçurent lorsque la Voix de Dieu « s'adressa à chacun d'eux en lui demandant : « Veux-tu M'accepter avec tous les commandements que Je comporte (en tant que Torah)...? » L'Israélite répondit : « Oui ! » Alors la Voix (divine de la Torah)... baisa chaque Israélite à la bouche, ainsi qu'il est écrit (*Cant.* I, 2) : « Qu'il me donne des baisers de Sa Bouche... » (*Zohar* II, 146 a, b). Et malgré toutes les ruptures de cette Alliance par le peuple infidèle, le Seigneur miséricordieux a accepté son renouvellement chaque fois qu'un enfant d'Israël est revenu à la Torah, dans laquelle Il est réellement présent. Retourner à la Torah, c'est retourner à *YHVH*, c'est resceller l'Alliance d'Amour. Ce retour à Dieu

par l'intermédiaire de la Torah est symbolisé liturgiquement dans l'approche du Livre sacré par les Israélites, soit pour le réciter, soit pour le saluer lors de la procession synagoguale où il est porté par l'officiant : à ces occasions, ils embrassent le rouleau de la Torah en commémorant le baiser de l'Alliance, de l'union avec Dieu au Sinaï ; et ils savent qu'ils doivent l'embrasser avec tout leur être, avec toute leur vie, — qui découle de l'Essence même de la Torah, — s'ils veulent que l'Esprit suprême et leur esprit « s'unissent au point de n'être qu'un », comme il en fut au Sinaï.

Cette union sacrée est possible aujourd'hui, comme elle le fut jadis, non seulement parce que toute âme est d'essence divine et parce qu'en sortant de Dieu, elle Le voit et s'unit à Lui avant de descendre ici-bas, mais encore parce que les âmes israélites, y compris celles des générations actuelles, « étaient présentes au mont Sinaï et virent Dieu face à face » en s'unissant à Lui avant leur redescente dans l'état terrestre. Et cette union est possible maintenant, comme par le passé, parce que chaque âme israélite descendue en ce bas monde « revoit Dieu » au moment de la circoncision (les filles participant de façon passive à la grâce de ce rite abrahamique réservé aux nouveaux-nés mâles). L'« Alliance abrahamique » renouvelée le huitième jour après la naissance de l'enfant mâle, par la circoncision de celui-ci, représente donc une première ouverture terrestre aux Mystères divins. Selon la tradition, le prophète immortel, Elie, assiste invisiblement à ce rite et communique à l'enfant son influence spirituelle. Cette Alliance abrahamique — décrite dans *Genèse* XVII, 9 - 14, — opère l' « union » de l'âme sacrée (*neshamah*) avec le corps de l'être, animé par l'âme vitale (*nephesh*) qui enveloppe l'âme mentale (*ruah*). A l'instant où le corps de l'enfant est « marqué du signe sacré », il « voit Dieu », et la Présence réelle, la *Shekinah*, Se fixe dans son cœur (29). Quoique cette « vision de Dieu » ne consiste, en fait, que dans un « attouchement » tout transitoire et passif avec le Divin, cela suffit pour fixer la *Shekinah* dans l'âme ; et c'est l' « Alliance sinaïtique », renouvelée par l'enfant mâle à l'âge de treize ans, sous la forme

(29) Cf. *Zohar* I, 94 a.

de son accès solennel à la récitation rituelle de la Torah, — accès permettant la participation plénière à la « Communauté sacrée d'Israël », — qui lui ouvre la possibilité de la réalisation active de cette « vision » initiale et passive de Dieu, la possibilité de l'union définitive avec la Présence réelle habitant et dans son cœur et dans le Livre révélé. (30).

La réalisation active et unitive de la Vérité révélée commence donc par l'admission rituelle à la Torah. Cette admission suppose normalement l'assimilation littérale de l'Ecriture, qui sera suivie de celle de son exégèse,. sans oublier l'observance des commandements, tout cela étant destiné à intégrer les éléments psychiques et corporels de l'homme dans la *Shekhinah*.

---

(30) Les filles bénéficient là encore, par la voie d'une participation passive, de la grâce accordée aux enfants mâles. Ce mystère de la participation du sexe féminin aux grâces dont jouit le sexe masculin s'explique dans le judaïsme avant tout à la lumière de la révélation biblique, selon laquelle l'homme a été créé « mâle et femelle », c'est-à-dire androgyne. Eve fut tirée d'une « côte » de l'Adam androgyne, dès lors dédoublé en homme et en femme. C'est pourquoi chaque femme possède son âme sœur mâle dont elle partage les grâces, fût-ce avant le mariage, en l'absence de celui-ci, où à travers un époux qui ne fait que « symboliser » la véritable âme sœur. C'est dans le mariage que cette participation est susceptible de s'épanouir sur tous les plans humains, et ceci est vrai au plus haut point pour l'union de deux âmes sœurs : « ils deviendront une seule chair », une seule âme, un seul esprit ; ils seront un à l'image de l'Un. Car « le jour où Dieu créa l'homme, Il le fit à la ressemblance de Dieu (qui possède Lui-même les deux aspects « masculin » ou « paternel » et « féminin » ou « maternel »). Il les créa (ou les manifesta — à savoir Ses deux aspects — sous la forme d'un être humain androgyne), mâle et femelle, et Il les bénit et leur donna le nom d'Homme... » (*Genèse* V, 2) « ...et Dieu leur dit : Soyez féconds, multipliez et remplissez la terre... » (*Genèse* I, 8). Depuis la procréation, les âmes mâles et femelles, unies au ciel, descendent séparément sur la terre où elles se recherchent. Si des âmes sœurs ne se retrouvent pas en ce monde, la loi de la participation joue spirituellement ; chaque élément féminin possède son complément masculin, et toutes les âmes juives sont unies en esprit, grâce à leur commun *corpus mysticum*, la « Communauté sacrée », qui se concrétise ici-bas par l'unité ethnique d'Israël et qui, en soi, n'est autre que la *Shekhinah*, la Présence réelle de l'Un au sein de Son peuple. Dans le célibat — qui constitue une exception en Israël — l'« âme sœur » peut être retrouvée spirituellement dans l'union à l'Un.

La réalisation de la Vérité se poursuit par l'interprétation et l'application de plus en plus approfondies de la Révélation ; et cet approfondissement spirituel conduit l'élite, à partir de l'exotérisme ou du Talmud, à l'initiation aux « Mystères de la Torah », susceptibles d'élever l'homme jusqu'à la vision sinaïtique et à l'union suprême.

Nous avons vu dans quelle mesure l' « union » fut donnée à tout Israël, au Sinaï, lors de la grande théophanie, et comment celle-ci fut cristallisée dans les premières Tables de la Torah. Nous avons vu ces tables se briser après l'adoration du veau d'or. Israël, à l'exception de son élite, fut relégué du domaine des « Mystères » ou de l'ésotérisme à celui de la « Loi » ou de l'exotérisme. Ce dernier fut concrétisé, avec son essence ésotérique, dans les secondes Tables de la Torah, qui ne communiquent plus les Mystères de façon directe, mais sous le voile des commandements et de l'histoire sainte, et en réponse à l'assimilation et à la réalisation de la doctrine orale, sous ses deux aspects talmudique et kabbalistique. Au lieu de pouvoir contempler Dieu à travers la transparence des premières Tables de « saphir céleste », le Juif doit fournir de grands efforts humains et spirituels, pour « briser la pierre » opaque des secondes Tables — en même temps que la « pierre » de son cœur — et en libérer les étincelles de la Lumière cachée. Dans cette œuvre, tout enfant d'Israël est virtuellement un visionnaire de Dieu, une « portion de *YHVH* » même, une étincelle du Soleil suprême, destinée à s'enflammer dans l'amour et la connaissance de sa propre essence divine, jusqu'à devenir la « grande Lumière », la Lumière infinie, qui s'irradie sans cesse de l'éternel Sinaï.

Leo SCHAYA

DANTE ET BÉATRICE

Depuis plus d'un siècle, de nombreux auteurs ont tenté de retrouver les différents sens de l'œuvre de Dante, et notamment de la *Vita Nova* et de la *Divine Comédie* ; il en est résulté que l'existence même de Béatrice a été contestée ; ou encore, chez d'autres érudits, que le rôle de cette femme a été minimisé et réduit à celui d'un « écran ». Il s'agit là en vérité d'une erreur, qui s'explique très simplement par le fait que peu de gens connaissent le véritable sens de l'amour humain.

Que la *Vita Nova* et la *Divine Comédie,* puissent s'entendre de plusieurs façons ne se discute pas, puisque c'est Dante lui-même qui nous l'apprend dans *Le Banquet* (T. II - Ch. I) : « il faut savoir que les écritures se peuvent entendre et se doivent exposer selon quatre sens ». Ces quatre sens, René Guénon les énumère ainsi : d'abord le sens littéral, puis un sens philosophico-théologique, et aussi un sens politique et social, le tout couronné par un sens initiatique et ésotérique. Etant entendu que, selon Dante : « dans l'exposé de ces sens, toujours le littéral doit passer en avant, comme étant celui en la sentence duquel les autres sont enclos. »

Par ailleurs, et comme René Guénon l'a rappelé dans *L'Esotérisme de Dante*, « il est évident que ces significations diverses ne peuvent en aucun cas se détruire ou s'opposer, mais qu'elles doivent au contraire se compléter et s'harmoniser comme les parties d'un même tout, comme les éléments constitutifs d'une synthèse unique. »

Il résulte de tout ceci que, si la Béatrice céleste de la Divine Comédie a pu symboliser la Béatitude, c'est que la Béatrice terrestre que Dante avait pleuré dans la *Vita Nova* était réellement pour lui l'unique,

la parfaite. Mais rappelons, à ce sujet, qui étaient Dante et Béatrice.

Dante Alighieri est né à Florence en 1265, dans une famille peut-être ancienne, mais à demi-ruinée, un an environ avant la venue au monde de Bice (ou Béatrice) Portinari, fille d'un riche marchand de la ville.

Au printemps 1274, les deux enfants se rencontrèrent au cours d'une fête enfantine ; le petit Dante, alors âgé de neuf ans, s'éprit profondément de la petite Béatrice, et cet amour ne fera que grandir avec le temps, cela pour une raison fort simple mais que personne jusqu'ici n'avait révélé : ils étaient « esprits-frères » ou, si l'on préfère : « âmes-sœurs ». Par la suite, Dante perdit sa mère, à douze ans, dit-on, et son père se remaria. A la même époque, Manetto Donatì constituait déjà la dot de sa fille Gemma, la future épouse de Dante.

A dix-huit ans, Dante, qui vient de perdre son père est de ce fait légalement majeur. C'est alors que, selon la *Vita Nova*, il rencontre de nouveau Bice Portinari et reçoit son salut. Le poète a déjà commencé d'écrire et s'est fait connaître à Florence.

Peu après cependant la jeune fille épousera le chevalier Simone di Bardi, un veuf de dix ans plus âgé qu'elle. Ce mariage nous est prouvé par un document : le testament du père de la jeune femme, messire Folco di Ricovero, daté du 15 janvier 1287, où « tout en nommant sa fille Bice comme femme de Simone di Bardi, on ne précise guère la date de leur mariage ». (Cf. Pelli. *Nem. della vita di Dante*, p. 76) (1).

Pourquoi Béatrice n'a-t-elle pas épousé Dante ? Nous l'ignorons, mais nous devons observer qu'à cette époque les mariages étaient conclus par les familles pour des raisons de convenance où l'amour comptait fort peu ; or Simone di Bardi était déjà un personnage influent à Florence, tandis que Dante n'était encore qu'un poète débutant... et pauvre. D'ailleurs rien ne prouve que l'amour du poète pour sa Dame était payé de retour.

(1) Pour Simone di Bardi, voir note complémentaire à la fin de l'article.

Dante toutefois n'eut pas longtemps à déplorer d'avoir été ainsi évincé par un puissant du jour : en 1290, à vingt-quatre ans, Béatrice mourait, laissant le poète en proie à un profond désespoir qu'il ne craindra pas d'affirmer publiquement dans certaines poésies de la *Vita Nova,* dont la lecture a dû irriter le chevalier Simone di Bardi, outré de l'éclat donné par Dante à son amour pour Béatrice. En voici quelques exemples :

« Mes yeux dolents par pitié de mon cœur
ont souffert, à pleurer, tant de peine,
que les voilà désormais vaincus
et je chanterai d'elle en pleurant, maintenant
qu'elle s'en est allée au ciel tout soudain,
et a laissé Amour en deuil avec moi »

. . . .

« Béatrice s'en est allée au plus haut du ciel,
au royaume où les anges ont paix...

. . . .

... le rayonnement de son humilité
passa les cieux avec un tel pouvoir
qu'elle fit émerveiller l'éternel seigneur...

. . . .

... et il la fit d'ici-bas venir à lui
parce qu'il voyait que cette fâcheuse vie
n'était pas digne d'une si gentille chose » (2).

Le chagrin de Dante ne pouvait certes pas toujours durer, car il faut bien vivre ; aussi bien le poète finira-t-il par se reprendre, et il épousera (en 1292 ?) Gemma Donati, qui lui donnera plusieurs enfants, mais dont il parlera très peu dans son œuvre (3). Peu après, en 1294, la *Vita Nova* commençait d'être lue à Florence. Le poète y annonçait déjà la *Divine Comédie* qui ne paraîtra que longtemps plus tard.

---

(2) *Vita Nova* XXXI. Traduction Antoine Pezard. Ed. Nagel.

(3) Une demoiselle Alighieri, descendante du poète, est morte à Paris, il y a quelques années. Femme de lettres d'une grande intelligence, elle a laissé le souvenir d'une personnalité supérieure.

J'ai dit que le veuf de Béatrice avait dû être irrité par la publication des poèmes où Dante pleure, en la nommant, sa Dame. Effectivement lors de la scission qui survint à Florence entre « Bianchi » et « Neri » : « Ces derniers défendaient les intérêts des seigneurs de Florence, des puissants de la terre. Les Bianchi, c'était le peuple florentin. Simone di Bardi était fort en vue parmi les Neri. Dante se rangea dans l'autre parti. Pourtant tout aurait fait croire le contraire : sa personnalité fière et dédaigneuse n'ayant rien de populaire, son mariage avec Gemma Donati, dont la famille était parmi les plus estimées des Neri. »

Pourquoi cela ? C'est la question qui se pose.

En raisonnant sur ces faits, en constatant que Simone di Bardi (veuf de Bice depuis 1290), va être chassé en exil lors de la victoire politique des Bianchi (parmi lesquels Dante et, entre autres, le frère de Béatrice), le professeur Gabotto croit apercevoir une haine provoquée par la jalousie, haine se nourrissant de cette même jalousie pour assouvir l'esprit de lutte partisane (4).

Lorsque les Neri reprirent le pouvoir, ce fut le tour de Dante de subir l'exil (5).

En exil, Dante y restera jusqu'à sa mort, non sans avoir eu le temps d'écrire son chef-d'œuvre, la *Divine Comédie,* qui ne paraîtra en entier que plus tard.

Quant à Béatrice, que savons-nous d'elle ? Seulement ceci que nous apprend le poète : Elle était belle. Enfant, on aurait cru qu'elle était fille non d'un homme, mais d'un Dieu ; jeune femme, elle figura au neuvième rang dans la liste des plus belles femmes de Florence.

Ensuite Dante a loué, comme on l'a vu, son humilité, ajoutant que cette âme était trop belle pour rester sur cette terre.

Enfin, et surtout, elle était « l'âme-sœur » du poète,

---

(4) Dans un passage de la *Vita Nova,* on voit le frère de Béatrice demander à Dante un sonnet pour sa sœur morte depuis un an. Cette demande était injurieuse pour Di Bardi.

(5) Citation empruntée à un texte de F. Gabotto dont nous parlons dans une note complémentaire à la fin de cet article.

ce qui implique un semblable niveau spirituel — et ceci n'est pas peu dire !

Quant au prénom lui-même : Béatrice, son origine est fort remarquable : « Marie-Madeleine, appelée au Moyen-Age « Amica Christi » et Apostola « Apostolorum », était à cette époque considérée comme la patronne des pèlerinages au Saint-Sépulcre, dont elle conduisit le premier de tous. A cause de ce fait, et en raison du « Quod vidisti in via » elle était aussi dénommée Viatrix, origine du prénom : Béatrice. Son privilège de « Guide des Pèlerins », explique son rôle dans le Compagnonnage » (6).

« Guide du Pèlerin », n'est-ce pas précisément le rôle de Béatrice dans la *Divine Comédie ?*

J'ai dit que Béatrice était l'âme-sœur du poète : ceci demande explication, car l'expression populaire « âme-sœur », que j'ai dû employer faute de mieux, est par trop imprécise. En fait, voici ce qu'il faut savoir sur cette importante question, qui relève du domaine de l'ésotérisme :

« C'est un fait universellement connu — et d'ailleurs la chose va de soi — qu'il existe, pour tout être humain, un partenaire idéal du sexe opposé ; or dans l'immense majorité des cas, les deux êtres « faits l'un pour l'autre » ne se rencontrent jamais... ; mais quand une telle rencontre se produit, il y a toutes les chances qu'elle donne lieu à une passion si violente que la mort peut survenir en cas de séparation, et cette mort, d'après un enseignement soufique, doit être considérée comme un martyre au sens propre du terme... » (7).

Cette « passion si violente », Benjamin Péret l'a appelée : « l'amour sublime » :

« L'amour sublime est précisément cet accord parfait entre deux êtres harmonieusement appariés... »

« Si, à chaque homme, ne peut correspondre qu'une seule femme, devenant, selon l'expression aussi vulgaire que précise « sa moitié » — ce qui suppose que réunis ils forment un tout — il ne s'ensuit pas qu'ils

---

(6) D'après M. Jean Tourniac, in *Symbolisme*, n° 346, p. 31.

(7) Fr. Schuon : *L'œil du Cœur* (p. 109-110).

se rencontreront d'emblée. Le risque, dans les conditions présentes, est, au contraire, qu'ils traversent l'existence sans se reconnaître ni même pouvoir se rencontrer » (8).

On a vu ci-dessus que, pour M. Fr. Schuon, la rencontre de deux êtres « faits l'un pour l'autre » était très rare, mais, dans la réalité il n'en est pas ainsi. En effet, les conditions pour que deux êtres soient harmonieusement appariés peuvent se résumer dans l'adage lorrain : « A ta porte, et de ta sorte ». Et c'est logique, car, pour se comprendre, il faut parler la même langue, sortir de la même caste, appartenir à la même paroisse ou la même ville. Et tel était le cas, précisément, pour Dante et Béatrice. Seulement, voilà, il ne suffit pas de se rencontrer pour pouvoir s'épouser ; nous vivons en effet dans le Kali-Yuga, l'Age sombre, c'est-à-dire dans une époque de ténèbres, de désordre et de confusion où « l'amour-sublîme » trouvera difficilement les conditions favorables à son heureux épanouissement. Il faut d'ailleurs bien se dire ceci que « l'amour-sublîme » est une grâce insigne qu'il faudra souvent payer d'une lourde croix ! Et pour cause : « l'amour-sublîme » ne relève pas du monde profane, mais du Paradis, et cela, le monde profane ne peut le pardonner.

Puisque « l'amour-sublîme » échappe au monde profane, c'est qu'il appartient au domaine initiatique. Ici, nous laisserons la parole à M. Fr. Schuon :

« Il faut ajouter encore que le partenaire idéal reflète forcément le Paradis perdu, la Béatitude, le Soi. Dans l'ésotérisme musulman, le nom féminin de Laïla, qui signifie littéralement la « nuit », exprime le mystère initiatique, la Haqîqa, la Vérité ésotérique. Chez Dante, l'analogie entre Béatrice et la réalité spirituelle est frappante. Si le grand amour — l'amour « mortel » — se produit, c'est parce que l'homme a reconnu dans telle femme — ou inversement — sa propre réalité immortelle ». (Lettre à l'auteur, 5-1-60).

Maintenant, il ne reste plus qu'à conclure ces quelques pages consacrées à Dante et à Béatrice par cette remarque de simple bon sens : Si, comme tout per-

(8) B. Péret : *Anthologie de l'Amour sublîme* (p. 23).

met de le croire, Dante et Béatrice étaient « faits l'un pour l'autre ». alors quelle pouvait être, dans l'au-delà, la mission de Béatrice défunte, et « montée au ciel » ? Eh bien, précisément, celle que Dante lui attribua dans la *Divine Comédie*, à savoir entraîner son « esprit-frère » sur le chemin « qui mène aux étoiles ».

Gaston GEORGEL.

I. Note sur le mari de Bice Portinari, fille de Folco di Ricovero :

« Le mariage paraît avoir eu lieu en 1287. Qui était le mari ? Son nom apparaît d'abord dans l'année 1287 ; ensuite dans des documents des 28 et 29 janvier 1289, date florentine correspondant à l'année 1290. (Consulte II, c 8, 9. Archivio di Stato Fiorentino).

« En ce temps-là, nous rencontrons Simone di Bardi à côté du lieutenant du roi Charles d'Anjou, Aymeri de Narbonne, qui conduisait la guerre contre Arezzo. Cette ville était du parti ghibellino contre Florence, guelfa. Simone di Bardi aurait été l'un des deux conseillers de la ville de Florence, près d'Aymeri de Narbonne.

« Cette charge nous permet de fixer l'âge du mari de Béatrice au-dessus de 25 ans, âge au-dessous duquel on ne pouvait pas exercer la charge de conseiller.

« A cette époque eut lieu la fameuse bataille de Campaldino. Simone di Bardi y prit part. Plusieurs historiens parlent de cette bataille à propos de Dante qui s'y serait trouvé, lui aussi, comme Simone. Les deux se sont donc battus, à cette époque, l'un à côté de l'autre (11 juin 1289).

« Survint ensuite la scission des guelfi en Bianchi et Neri ». (Voir supra).

— Les notes relatives à Simone di Bardi, relevées dans une étude du professeur italien F. Gabotto sur « Le mari de Béatrice », m'ont été aimablement communiquées par Madame Laura Colonnetti que je tiens à remercier ici.

II. Note sur la mort de Béatrice :

S'il est bien évident que la *Vita Nova*, inspirée à

Dante par la mort de Béatrice, présente un caractère initiatique incontestable, il ne faut pas en conclure que cet épisode relèverait de la fiction. Bien au contraire : le poète a ressenti la mort de sa « Dame », qui était aussi son âme-sœur, au même titre que sa propre mort, en sorte qu'il a vécu à ce moment-là la redoutable épreuve de la « mort initiatique », non pas symboliquement, mais réellement. Dante, en effet, est mort avec Béatrice à sa vie antérieure, pour renaître ensuite avec elle à une « vie nouvelle » la *Vita Nova*, et dans cette « vie nouvelle » sa Dame, désormais libérée des servitudes humaines, « de corps déliée », pourra pleinement jouer son rôle de conseillère, voire de guide spirituel et même, mieux encore, « d'incarnation » de la Béatitude, comme on peut le voir dans la *Divine Comédie*.

La littérature initiatique offre un exemple analogue dans le Roman du Graal de Gauthier Map, où la « Dame » de Galaad donne son sang et sa vie pour que le héros puisse mener sa Queste à bonne fin. Un autre exemple, qui relève cette fois de l'histoire initiatique, nous est fourni par la biographie du bienheureux Miguel de Mañara, alias Don Juan, de l'ordre chevaleresque de Calatrava, qui changea de vie après la mort de Doña Teresa, sa dernière victime — de même que Dante, qui appartenait à l'organisation initiatique des Fidèles d'Amour, était entrée dans une « vie nouvelle » après la mort de sa Dame, une « vie nouvelle » qu'il voulut consacrée à chanter ses louanges, en attendant de la rejoindre dans l'éternité, ainsi qu'il nous l'annonce à la fin de la *Vita Nova,* (ch. XLII, tr. A. Pezard, éd. Nagel, p. 171) :

« ... En sorte que, s'il agrée à Celui pour qui vivent toutes choses de faire durer ma vie encore quelques années, j'espère dire d'elle ce qui jamais ne fut dit d'aucune femme.

« Et ensuite plaise à Celui qui est Seigneur de toute courtoisie que mon âme puisse s'en aller vers la gloire de ma dame : c'est-à-dire de cette Béatrice bénie, qui dans sa gloire contemple la face de Celui qui est béni à travers tous les siècles. »

LES LIVRES

RAMANA MAHARSHI : *Œuvres réunies. Ecrits originaux et adaptations* ; traduit de l'anglais par Christian Couvreur et Françoise Duquesne (Editions Traditionnelles, 1974).

Les lecteurs des *Etudes Traditionnelles* seront heureux de trouver rassemblés ces textes dont quelques-uns ont paru ici-même (Nos 396-397 et 398 de 1966 et 417 de 1970).

Le volume se compose de trois parties : la première est la traduction des rares œuvres en prose et en vers du Maharshi ; la dernière renferme des traductions faites par lui d'ouvrages traditionnels hindous ; entre les deux a été inséré un traité fait à l'ashram du Maharshi, résumé de son enseignement sous forme de questions et de réponses.

En ce qui concerne la première partie, on se reportera à ce qu'a dit R. Guénon de quelques-unes de ces œuvres au fur et à mesure de leur publication en anglais. Voici les références à la reproduction qui en a été faite dans les « Etudes sur l'hindouisme » parues aux Editions Traditionnelles.

- p. 131 : *Five Hymns* (en 1935).
- p. 134 : *Sad-Vidya* (en 1936).
- p. 168 : *Five Hymns* et *Upadesa Saram* (en 1938).
- p. 185 : *Who am I* et *Poème sur la connaissance de soi* (1940).

La 2e partie semble être un remaniement des « Cathechisms » dont Guénon a rendu compte en 1940 (p. 178).

Ainsi réunies, ces œuvres sont à mettre en parallèle avec « L'enseignement de *Râmana Maharshi* » dont nous avons rendu compte ici-même (N° 439 de 1973). Les deux livres se complètent, les « Œuvres réunies », plus précieuses sans doute, étant aussi de lecture plus difficile. Il est certain, d'autre part, que la beauté des poèmes est partiellement voilée dans une traduction.

Christian Couvreur et Françoise Duquesne ont manifestement respecté les textes de l'ashram, reproduisant jusqu'aux notes qui ne sont pas toutes excellentes, comme le signalait déjà Guénon. Ils se sont contentés d'ajouter quelques notes très discrètes, l'une d'elles (pp. 78-79) éludant la polémique ouverte dans ces colonnes par Oswen de Lorgeril (Nos 396-397 de 1966 et 401 de 1967) sur la continuation de la voie du Maharshi après sa mort.

Nous sommes reconnaissant à ces auteurs d'avoir ainsi mis à notre portée, dans une traduction française, ces

hymnes à Arunachala qui révèlent un aspect particulièrement attachant du Maharshi, dans la vénération qu'il témoigne pour la divinité incarnée en cette montagne. De même Shankara avait su laisser des hymnes de Bhakti (1).

Nous admirons aussi la pureté de la transcription du Vivêkachûdâmani de Shankara, d'après la traduction libre qu'en avait faite le Maharshi, tantôt simplifiant, tantôt explicitant.

On fera mention particulière du dernier texte traduit : « La guirlande aux joyaux du discernement », car les questions du disciple hindou sont bien celles qu'un occidental a sur les lèvres en ce qui concerne la doctrine de l'irréalité du monde : « Les mêmes objets persistent dans l'état de veille avant et après les rêves, tandis que le même rêve ne se répète jamais. Alors comment les deux états peuvent-il être semblables ? » La réponse du guru n'est pas éclairante, elle l'est moins, en tous cas, que la stance du Maharshi dans le *Sad-Vidya* (p. 118) : « Si on a une forme soi-même, le monde et Dieu paraîtront aussi avoir une forme ; mais si on est soi-même sans forme, est-il encore quelqu'un pour voir les formes de Dieu et du monde et comment ? » — En effet, en langage scolastique, la réalité du monde pour un esprit angélique non soumis au même temps ni au même espace que l'homme ordinaire est toute différente de celle conçue par un mental disposant de sens à une échelle différente de celle des électrons.

Ce n'est pas s'éloigner du Maharshi que de signaler « L'enseignement de Mâ Ananda Moyi » qui vient de paraître chez Albin Michel. On y retrouvera la même substance que dans les livres signalés plus haut, sous une forme particulièrement accessible. Ce sont tous des livres de chevet.

Jacques BONNET.

PIERRE GRISON, *La Lumière et le Boisseau* (Editions Traditionnelles, 1974).

Les lecteurs qui ont apprécié les études de M. Pierre Grison sur les sociétés secrètes chinoises pourront trouver dans ce livre une synthèse cohérente des divers aspects que prennent les symbolismes de ces organisations initiatiques, enrichis d'abondantes notes et rappels qui permettent d'instructifs recoupements entre les dites sociétés, non moins qu'avec le bouddhisme, le compagnonnage, l'alchimie et même l'astrologie.

---

(1) Les hymnes au maître spirituel ne sont pas si fréquents que nous ne profitions de cette occasion pour signaler les « Odes mystiques » parues récemment chez Klincksieck : poèmes chantés par Mawlânâ Djalâl Od-Dîn Rûmî à la gloire de son cheikh, le Soleil de Tabriz. C'est une suite d'enchantements.

J'en profite pour signaler que M. Pierre Grison a publié en 1972 aux Editions des « Cahiers astrologiques » une traduction des *Observances mensuelles* (*Le Yue-Ling*), prescriptions et constantes relatives à chaque mois qui serait l'œuvre d'un important personnage officiel de la dynastie des Ts'in, Lu Pou-wei, mort en 237 av. J.-C., mais dont les règles fondamentales remontent à la plus haute antiquité. Le *Yue-Ling* constituerai ainsi une addition au *Li-ki*, les « mémoires des rites », auquel il aurait été ajouté ultérieurement. Cette traduction est suivie par celle du *Petit Calendrier des Hia* (*Hia Siao-Tcheng*).

L. B.

Maurice Guinguand, Chartres, Ed. Mame. Coll. « Pensées et sociétés secrètes ».

Comme son titre semble l'indiquer, cette nouvelle collection sera consacrée, soit à l'occultisme, soit à ce qu'on pourrait appeler le « pseudo-ésotérisme ». Les « pensées seurètes », en effet, sont fort à la mode en ce moment dans les maisons d'édition, et comme les lecteurs vraiment compétents sont plutôt rares en ce domaine, il faut s'attendre à voir paraître des ouvrages d'autant plus fantaisistes que leur but réel sera surtout commercial ; au fond, tout se passe comme si certains jeunes loups aux dents longues de la nouvelle génération universitaire avaient fait de l'ésotérisme — et surtout du pseudo-ésotérisme — leur terrain de chasse.

L'ouvrage que M. Guinguand a consacré à l'étude de la cathédrale de Chartres commence par un récit bizarre de rêve d'enfance, comme si l'auteur voulait mettre le lecteur en condition infantile, et lui enlever ainsi tout esprit critique. Et pour cause : M. Guinguand ne fait aucune allusion, dans son livre, aux travaux, parfois très savants, de ses devanciers : pourquoi ? Une telle lacune, en tout cas, ne peut qu'inciter à la méfiance, une méfiance qu'une lecture plus complète ne pourra qu'accentuer. Ainsi, à la page 28, nous lisons ceci : « Il n'y aura plus de cours de l'Or, mais une seule lumière qui illuminera l'Ere du Verseau ».

Nous voilà renseignés : avec l'Ere du Verseau de feu Paul le Cour, nous sommes en plein dans le pseudo-ésotérisme. En conséquence on ne s'étonnera pas de rencontrer un peu plus loin les étranges affirmations que voici :

— p. 32 : « Quelle était la base essentielle du savoir des moines à l'époque carolingienne, puis aux X^{e} et XI^{e} siècles ? Le soleil tout simplement. »

— p. 48 : « La Constellation de la Vierge et l'Esprit-Notre-Dame se concrétiseront physiquement et idéologiquement dans la « Mère » des Compagnons. »

— p. 55 : « C'est en regardant le Ciel que l'homme inventa ses dieux. »

Nous en savons assez maintenant pour être fixés : la théorie qui prétend que l'homme a inventé ses dieux ne relève même pas du pseudo-ésotérisme, mais tout bonnement du scientisme.

Quant à savoir d'où vient l'inspiration de l'auteur, c'est la fin du livre qui nous renseignera : il y est question en effet des trois pyramides de Gizeh, or nous savons que Georges Barbarin avait réussi, grâce à un ouvrage aussi fracassant que fantaisiste sur la Grande Pyramide, à s'installer confortablement dans l'occultisme comme un rat dans un fromage.

Pour compléter la ressemblance, il se trouve que M. Guinguand a voulu, lui aussi, baser des prédictions sur la cathédrale de Chartres, à l'imitation de Barbarin qui prédisait l'avenir d'après les couloirs de la Pyramide de Chéops. Voici d'ailleurs quelques-unes des vaticinations de l'auteur de « Chartres » :

p. 166 : « La deuxième date, 1976, marque la fin de sérieuses difficultés nationales ou internationales, en même temps que la publication des prophéties d'une créature de signe natal Verseau : une nouvelle prophètesse Anne... » ? ? ?

« 2010 serait-il la date d'avènement du dernier pape et 2026 la fin de son règne ? Tandis que le Messie du Verseau aurait 37 ans en 2010, étant né en 1973 et son prédécesseur en 1971 ».

Inutile d'aller plus loin. Etant donné que le Messie des chrétiens est né, non pas en 1973, mais dans le règne d'Auguste, et qu'Il reviendra du ciel à la fin des Temps, il s'ensuit que le « Messie du Verseau » est purement imaginaire, à moins que — mais ce serait grave — il ne s'agisse de l'Antéchrist, ou plutôt de son précurseur !

M. Guinguand, *Le Berceau des cathédrales.* Ed. Mame.

On ne peut que répéter à propos de cet ouvrage ce qui a été dit précédemment. En fait, et comme me l'écrit un ami guénonien, peintre connu : « On suit avec peine l'afflux, la surcharge et le mélange d'idées évoquées, mais non précisées par Guinguand. Quelques lumières me semblent étouffées par une belle littérature pleine d'obscurité ! et de schémas et de chiffres ». On ne saurait mieux qualifier ce livre d'un auteur qui oublie que l'ésotérisme ne s'invente pas mais se transmet.

Gaston Georgel.

LES REVUES

On sait combien Guénon s'intéressait à la « géographie sacrée » des civilisations traditionnelles. Dans *Le Roi du Monde* en particulier (chap. XI), il rappelle que « la position des cités et des temples n'était pas arbitraire, mais déterminée d'après des lois très précises », auxquelles il est fait allusion dans le *Timée* de Platon. Ces règles, observées par les corporations d'initiés à l'Art des constructeurs, et conformément aux nécessités de l'Art sacerdotal et de l'Art royal, étaient d'autant plus rigoureuses pour la construction d'une cité ou d'un temple que « entre la fondation d'une ville et la constitution d'une doctrine (ou d'une nouvelle forme traditionnelle), il y avait un rapport tel que la première était souvent prise pour symboliser la seconde ». Et Guénon concluait que « les noms des villes, aussi bien que ce qu'on rapporte des circonstances de leur fondation, mériteraient d'être examinés soigneusement à ce point de vue ».

Précisément, nous avons eu connaissance tout récemment d'un article paru il y a quelques années dans les *Cahiers Astrologiques* de Nice. Cet article, de M. Jean Richer, est intitulé : « Thèbes ou la lyre d'Amphion ». Comme toujours chez cet auteur, on y trouve de nombreux renseignements dignes d'intérêt. Nous en mentionnerons quelques-uns.

On sait que Thèbes, fondée par Cadmus, fut rebâtie par Amphion au son de sa lyre, l'instrument de musique rituel de l'Orphisme et du Pythagorisme (cf. *Le Roi du Monde*, p. 89, n. 4). M. Richer écrit : « Il suffit de regarder attentivement le plan de la ville de Thèbes qui, dans son état actuel, reproduit encore assez exactement celui de la ville antique, pour voir qu'il dessine un instrument de musique qui ressemble à une de nos actuelles guitares. C'est la lyre d'Amphion ». D'ailleurs, on a trouvé, à un emplacement qui correspond à la partie supérieure de l'instrument, la tombe d'Amphion.

La Thèbes grecque était appelée « Thèbes aux sept portes ». L'auteur de l'article pense que chacune de ces portes correspondait à l'une des sept planètes et en même temps à l'une des sept notes de la gamme (puisque la lyre comptait à l'origine 7 cordes). Pour établir la correspondance entre les planètes et les portes, il a recours, à la suite d'un auteur nommé Pearson, aux détails donnés par les textes anciens sur le siège de la ville par les sept chefs de l'armée argienne commandée par Adraste ; en

effet, chacun de ces chefs avait attaqué une des sept portes. Les cinq textes dont parle M. Richer sont : deux tragédies célèbres (*Les Sept contre Thèbes* d'Eschyle et *Les Phéniciennes* d'Euripide), et de plus Pausanias, Appolodore et *La Thébaïde* de Stace (le poète latin que Dante plaçait dans son estime toute de suite après Virgile).

M. Richer, à la lumière de ces textes, n'a aucune peine à déterminer la correspondance planétaire des sept portes. En effet, « suivant un principe que l'on retrouve en de nombreuses occasions, chaque guerrier porte sur son bouclier des symboles qui décrivent les forces auxquelles il s'oppose. Dans ce cas particulier, il y a même une identification entre l'agresseur et l'obstacle, qui se traduira d'ailleurs par la mort des chefs ».

L'auteur fait ensuite une remarque inattendue : « Il est assez curieux de noter que l'on ne peut établir aucun diagramme planétaire acceptable à partir du texte des *Sept contre Thèbes*. Cependant il est bien probable que le poète Eschyle, initié d'Eleusis, n'ignorait pas le symbolisme des portes de Thèbes. Mais peut-être a-t-il craint de divulguer un enseignement secret [comme on l'accusa de l'avoir fait dans *Les Choéphores*]. En revanche, Euripide, non initié, ne se sentait pas tenu au même silence. Il serait d'ailleurs possible d'établir qu'Eschyle a systématiquement donné de fausses indications, puisqu'il ne tient même aucun compte de la position réelle et bien attestée des sanctuaires thébains, en décrivant l'attaque de la ville et la position de ses portes ».

Une telle attitude n'est pas rare dans certains types d'initiation. On en trouve des exemples non seulement dans l'antiquité, mais aussi dans la littérature hermétique du moyen âge ; certains auteurs ont même été soupçonnés de « tendre des pièges » aux lecteurs insuffisamment « détachés » ou trop peu patients.

Il y a dans l'article dont nous parlons plusieurs autres points dignes de remarques, notamment sur le dragon de Cadmus, dont l'auteur note l' « ambivalence » : car, dit-il, c'est dans la constellation du Dragon qu' « était située l'étoile Thuban, l'ancienne polaire ». Ajoutons que cette constellation du Dragon, qui serpente entre la Grande et la Petite Ourse, peut être considérée comme l'axe fixe de la Balance dont les deux Ourses, dans certaines traditions, figurent les plateaux ; et en Inde la demeure des sept *Rishis* est située dans la Grande Ourse (cf. *Le Roi du Monde*, p. 83, n. 2 et 3), les sept *Rishis* rappelant évidemment les sept collines de Lhassa, de Jérusalem et de Rome et aussi les sept portes de Thèbes.

Mais M. Richer doit publier prochainement un ouvrage qui constituera le tome III de sa *Géographie sacrée*. Il y reprendra sans doute en les développant plusieurs des questions relatives aux légendes béotiennes. « Thèbes, écrit-il, est la ville de Cadmus, dont le nom même veut dire l'oriental ; elle est située sur la route qui, de l'Orient,

conduit à Delphes. C'est à Thèbes que le culte de Dionysos, originaire d'Anatolie [et peut-être même, pensait Guénon, de l'Inde], s'est implanté d'abord. La tradition des origines de la ville a d'ailleurs trouvé récemment une remarquable confirmation dans la découverte d'un trésor de cylindres orientaux dans les ruines du palais de la Cadmée [citadelle de Thèbes], en particulier des cylindres mentionnant des rois de Babylone du XIVe siècle avant notre ère. Et l'on sait assez que l'orientation des villes d'Orient et la disposition de leurs portes obéissaient à des règles astrologiques précises ». Plus loin, l'auteur remarque : « Pour comprendre vraiment la légende des origines de Thèbes, il suffit de remarquer que Cadmus épousa Harmonie, qui est une figure d'Artémis, régente de la Grande Ourse et gardienne de l'ordre du Ciel ». A ces observations on pourrait en ajouter encore bien d'autres, et rapprocher par exemple Cadmus de l'*Adam Qadmon* et Thèbes de la *Thébah* hébraïque (cf. *Le Roi du Monde*, p. 91). D'autre part, Cadmus, quand il partit de l'Asie, était envoyé à la « recherche » de sa sœur « perdue », Europe. Ses deux autres frères, Phénix et Cilix, partirent eux aussi, et les directions différentes qu'ils prirent pourraient n'être pas dénuées de signification. Il est très remarquable que le dernier et le plus long des poèmes épiques de la tradition grecque, les *Dionysiaques* de Nonnos (qui devint par la suite évêque de Pannopolis et écrivit une paraphrase de l'Evangile selon Jean), commence par le récit de l'enlèvement d'Europe. Cet ouvrage, qui compte 48 chants et qui retrace toute l'histoire de Dionysos, semble bien avoir été le « testament » de l'antique tradition occidentale. Si l'on considère que Dionysos, petit-fils de Cadmus, naquit à Thèbes et qu'il « inventa » l'art de faire le vin, tout en recevant de Déméter « l'améthyste qui préserve des fureurs de l'ivresse », on conviendra que les rapports entre la *Thébah* de Noé (qui planta la vigne) et la Thèbes grecque sont particulièrement nombreux et significatifs.

Dans la tradition hébraïque, Saül, en cherchant son troupeau égaré, trouva un royaume qui devait avoir pour capitale Jérusalem, « la cité dont toutes les parties sont harmonieusement ordonnées ». Cadmus, parti à la recherche de sa sœur enlevée, fonde une ville et épouse Harmonie, laquelle, étant fille de Mars et de Vénus, symbolise la « résolution des oppositions » qui règne au centre et éminemment au centre suprême : le pôle. M. Richer, qui a fait de si nombreuses découvertes sur les liens qui unissent la Grèce traditionnelle à la civilisation « boréenne », nous donnera peut-être d'autres détails sur cette question dans son futur ouvrage. Sur le plan qu'il a joint à son article, nous voyons que la porte de Thèbes qui coïncide avec le tombeau du joueur de lyre Amphion était la porte *Borrheae* ; et cela nous rappelle le rôle joué par « Béroé » dans la production de l'éclair qui provoqua la première naissance de Dionysos. Guénon a montré l'interprétation qu'il faut donner au mythe de la seconde naissance du

dieu du vin et de l'initiation, « rené » de la cuisse (*méros*) de Zeus, c'est-à-dire venu du mont Mérou, la montagne polaire. Et, en examinant le tracé de l'enceinte de Thèbes, on peut se demander si le maître d'œuvre, initié à l'Art royal, n'a pas fait en sorte que ce tracé rappelle non seulement « le contour d'une de nos actuelles guitares », comme l'écrit M. Jean Richer, mais aussi celui d'une cuisse humaine qui serait « grosse » d'un enfant né une première fois avant terme.

***

Dans *Humanisme* (n° de juillet-octobre 1973), M. Daniel Ligou, continuant sa « Notule sur l'histoire de la Maçonnerie du Grand Orient de France », étudie cette fois la période qui va de la Révolution française à la monarchie de Juillet. Il signale que cette période a retenu beaucoup moins que toute autre l'attention des chercheurs. « Aussi, dit-il, poserons-nous bien souvent davantage de questions que nous n'aiderons à en résoudre ».

Cette longue époque est d'ailleurs ingrate au point de vue initiatique et spirituelle ; l'Ordre, si prospère au XVIIIe siècle, est en déclin constant. « Dès l'été 1789, l'activité maçonnique faiblit. De nombreuses Loges cessent de se réunir à la suite d'événements locaux... Enfin, l'émigration prive la Maçonnerie de celui qui en avait été l'âme, le duc de Montmorency-Luxembourg, un des chefs du parti aristocrate. Son départ eut des conséquences qu'on a peut-être sous-estimées, car ce n'était pas le Grand Maître (le duc d'Orléans) qui avait en main l'appareil du Grand Orient, c'était Luxembourg ».

Sous l'Empire, la Maçonnerie reprendra force et vigueur, et « un torrent d'éloquence bonapartiste déferlera sur les Loges », dont certaines iront jusqu'à remplacer leur titre distinctif de « Loge de saint Jean » par celui de « Loge de saint Napoléon » !

Sous la Restauration et sous Louis-Philippe, l'histoire de la Maçonnerie « donne l'impression d'être lassante et navrante à la fois : sans cesse les mêmes discours, mille fois répétés et toujours aussi vagues ». Mais l'Ordre vit tranquille, les pouvoirs publics ne lui appliquant pas l'interdiction des associations. « Au demeurant, les Loges ne sont nullement révolutionnaires ».

— La dernière partie de cet article (n° de janvier 1974) étudie l'évolution du Grand Orient depuis la révolution de 1848 jusqu'à nos jours. La première moitié de cette longue période est marquée, selon l'auteur, par une politisation accélérée qui trouvera son summum dans les années 1893 à 1905 (date de l' « affaire des fiches »). Corrélativement, se développe dans les Loges un état d'esprit qui venait du monde profane et que M. Ligou appelle le « positivisme de gauche », presque toujours

associé à « un anticléricalisme sans faille, mais rarement grossier ». Ces partisans « du culte de la raison, de la science et de l'humanité », qui ont la vénération « du progrès, et ne lui attribuent aucune limite dans aucun domaine », verront bientôt dans la Maçonnerie « non plus le centre de l'Union, mais l'expression de l'ensemble des idéologies de gauche ».

Leur but, qu'ils n'atteindront qu'en partie, consistait en trois suppressions : celle de la Grande Maîtrise, celle de la croyance obligatoire en Dieu, celle des hauts grades qui « apparaissaient comme quelque chose de parfaitement inutile » à des Maçons qui « avaient complètement perdu le sens de leur signification réelle ». Ces hauts grades, au Convent de 1865, « ne furent sauvés qu'à trois voix de majorité, après des débats d'une désolante médiocrité ».

Ces Maçons « nouveau style » étaient fermement ancrés dans la croyance « que rien de valable dans la progression de l'esprit démocratique ne s'est réalisé sans que la Maçonnerie ou sans que les Maçons n'y aient joué un rôle prédominant. Au palmier de l'Egypte succède l'*Encyclopédie.* Lorsque Amiable répudie les prêtres de Memphis ou d'Eleusis pour les remplacer par les grands hommes du XVIII[e] siècle, la bouche est bouclée... [Désormais], aux Convents, les orateurs et les Grands Maîtres ne cessent de rappeler que la Maçonnerie doit être à l'avant-garde du devenir humain ».

L'auteur, on le sent, s'attriste de telles profanations ; et il relève que malgré tout « il y aura toujours un rituel » et que les autorités obédientielles « sauront toujours rappeler à l'ordre les Frères ou les ateliers qui confondent trop nettement les valeurs ».

« Après 1890 même, il y a une reprise en main... qui, en maintenant un minimum de traditions maçonniques, réussit à sauver l'avenir ». M. Ligou rappelle le rôle qu'ont joué dans cette évolution des auteurs tels qu'Oswald Wirth, Marius Lepage, André Lebey, Armand Bédarride, Camille Savoire et quelques autres dont les noms reviennent fréquemment dans les *Essais sur la Franc-Maçonnerie et le Compagnonnage.*

— Cette tendance au retour à la tradition dont M. Ligou nous parlait à la fin de son étude, nous en avons un témoignage dans un article de M. Gilbert Alban intitulé « Spiritualité de la Franc-Maçonnerie ». On y trouve un bon nombre de remarques, parfois trop élémentaires mais le plus souvent très justes, sur la tradition maçonnique, le Temple, le rituel, l'initiation. Voici quelques citations : « Les valeurs de la tradition maçonnique sont issues d'autres traditions spirituelles... Les rites ne vieillissent pas, car ils atteignent les fondements de la nature de l'homme... Un rite a pour résultat de placer le groupe humain qui le pratique dans un état d'être différent de celui qui était le sien quelques instants plus tôt... Rien d'étonnant à ce que

le rituel soit immuable dans son esprit. L'approfondir est notre strict devoir... La Franc-Maçonnerie est initiatique, fondamentalement initiatique. L'initiation fait partie intégrante de toutes les sagesses dignes de ce nom. Elle tend à conduire l'homme de la bête vers l'ange [un guénonien dirait : à conduire l'homme aux états supérieurs de l'être]. Une seule condition : ne pas la vider de son contenu. Une initiation sans contenu est une lamentable singerie ».

— Un autre article intéressant, non signé, a pour titre : « Des quatre éléments aux mains du potier ». On y trouve de nombreuses remarques sur le langage usité dans les techniques de la poterie et de l'émail. Des termes tels que « plomb d'œuvre » (sulfure de plomb), « eau royale » (eau régale), « sel de Saturne » (acétate de plomb) et d'autres encore ont évidemment, comme le souligne l'auteur, une résonance alchimique, de même que ceux de « volatilisation » et de « projection », employés pour désigner la glaçure d'une poterie. D'autres aperçus intéressants parsèment cette étude, par exemple sur la cendre qui « n'est pas [seulement] la fin d'un état, mais le début d'une métamorphose » ; — sur la spirale, symbole qu'on retrouve dans « la coquille, le serpent et aussi les vrilles de la vigne et les boucles de la chevelure des femmes » ; — sur la lettre G qui, pour le potier franc-maçon, doit faire songer « au Graal, ce vase merveilleux où dort la connaissance ». *Quelques références, au moins inutiles, à Gaston* Bachelard et même à l'*Encyclopédie* n'arrivent pas à déparer cet article dont l'auteur, se fondant sur les doctrines de l'antiquité, affirme que « tout phénomène terrestre est le reflet d'un phénomène céleste ».

— Notons encore dans ce numéro diverses études sur la crise actuelle de civilisation et ses multiples aspects. Il est symptomatique d'y trouver des remarques telles que la suivante : « L'Européocentrisme trouve son expression la plus élaborée dans ce XVIIIe siècle des Lumières ». Les guénoniens qui, dès les années 20, avaient donné leur assentiment aux craintes exprimées dans *La Crise du Monde moderne* éprouvent une singulière impression à lire dans la revue du Grand Orient de France les phrases suivantes, prises parmi cent autres : « L'an 1973 marque la fin de l'euphorie... Une ère se termine : celle de la facilité... Le dérèglement de plus en plus profond du système monétaire, l'aggravation des tendances inflationnistes générales, le phénomène redoutable qu'on a appelé la stagflation, enfin la crise de l'énergie déclenchée par les événements du Proche-Orient » ont créé une situation telle que « les pouvoirs publics ne sont plus en présence de la tâche relativement simple qui consistait à gérer la prospérité », car vraisemblablement « les soubresauts de l'infrastructure économique ne vont pas tarder à se manifester ».

On a pu dire que la civilisation moderne a tout donné aux hommes de l'Occident, excepté la satisfaction. La première partie de cette proposition n'est même plus vraie. Guénon écrivait : « Le monde moderne créera toujours

plus de besoins qu'il n'en peut satisfaire ». Cinquante ans plus tard, *Humanisme* lui répond en écho : « Ne plus pouvoir jouir de ce que l'on possède est susceptible d'entraîner des mouvements au moins aussi profonds que l'aspiration à jouir de ce qu'on ne possède pas ».

***

Dans *Renaissance Traditionnelle* de janvier-avril 1974, nous trouvons plusieurs articles traitant de doctrine et de symbolisme. M. Jean Duprat termine son étude sur le *Pater*. Il émet cette fois un grand nombre de considérations basées principalement sur l'examen approfondi de chaque mot du texte grec. Nous ne pouvons pas, naturellement, en donner un résumé. Les remarques de l'auteur nous paraissent très justes dans leur ensemble. Nous regrettons cependant qu'il n'ait pas donné plus de développement à une remarque qu'il fait lui-même. « Il serait désinvolte, écrit-il, de rejeter sans examen les versions latine et vernaculaires du *Pater*, dont le plus ancien témoin est attesté par saint Jérome ». Pourquoi M. Duprat n'a-t-il pas dirigé son attention dans ce sens ? Il nous semble que son travail, pourtant déjà très érudit, en aurait été encore enrichi. Nous ignorerons toujours le texte de l'oraison dominicale telle qu'elle tomba des lèvres du Christ qui parlait sans doute un dialecte apparenté à l'araméen ; les évangélistes nous l'ont transmis en grec ; mais, naturellement en Occident, au cours des âges, c'est en latin que le *Pater* a été récité par le plus grand nombre de fidèles. On pourrait même dire que le latin, qui n'est pas plus que le grec une langue sacrée, en a tenu lieu dans l'Eglise d'Occident jusqu'à ces tout derniers temps. Nous signalerons à ce propos à M. Duprat trois champs de recherches. D'abord, ne pourrait-on pas appliquer au texte latin du *Pater* certains des procédés de la Kabbale ? Si l'on compte les mots de l'oraison dominicale, on trouve : pour les trois vœux « célestes », 21 mots, soit 7 x 3 ; et pour les quatre demandes « terrestres », 28 mots, soit 7 x 4. Le nombre total de ces mots est donc 49, soit 7 x 7. Si l'on y ajoute le mot *Amen*, ce mot hébraïque qui termine obligatoirement toutes les prières chrétiennes (et qui, d'autre part, s'ajoute oralement à la première sourate du *Koran*, jouant ainsi un rôle transcendant d' « unificateur » entre les trois traditions monothéistes, et d'autre part « sacralisant » en quelque sorte l'acte de prier, fût-ce dans une langue non sacrée — un peu comme l'aérolithe serti dans une statue faisait considérer cette statue tout entière comme étant tombée du ciel), le nombre total des mots du *Pater* sera de 50, dont il n'est pas besoin de rappeler l'importance symbolique.

En second lieu, il n'eut peut-être pas été inutile d'examiner l'usage liturgique de l'oraison. Et même, l'étude des

deux mélodies qui nous sont parvenues pour le texte latin ne pourrait-elle pas être l'objet de quelque investigation ? Nous ne pouvons nous empêcher de penser à l'emploi « incantatoire » du *Pater*. Une incantation, en principe, doit utiliser une langue sacrée. Mais la « prière du cœur » des moines orthodoxes se pratique en grec ou même en langue vernaculaire. L'incantation est toujours lié à un rythme respiratoire, et les mélodies dont nous venons de parler pourraient peut-être en donner quelque idée.

Enfin, nous voudrions attirer l'attention de M. Duprat sur plusieurs points abordés par Guénon, notamment dans les *Aperçus sur l'Esotérisme chrétien* (p. 69) et dans *Formes traditionnelles et Cycles cosmiques* (p. 110). « Lorsqu'il s'agit, dit le Maître, des Livres sacrés ou des autres écrits traditionnels,... c'est la version paraphrasée et commentée qui constitue le sens du texte et qui permet de le comprendre ». Bien entendu, il est capital de tenir compte de la « qualification » du paraphraseur ou du commentateur. Or, nous avons la « chance » que la prière du Seigneur a été paraphrasée par un grand initié du monde chrétien, qui fut aussi un des plus grands initiés de tous les temps. Dante, dans cette *Divine Comédie* qu'après bien des hésitations il écrivit dans sa langue maternelle (cette « langue que l'homme apprend directement par transmission orale... et qui peut s'identifier à la langue primordiale et universelle »), nous a donné une paraphrase du *Pater* qui renferme certainement les indications les plus précieuses pour la compréhension ésotérique et initiatique de l'oraison prononcée par le Christ en langue « syriaque ».

Un autre article, signé de M. Jean Norbua, traite de la conception traditionnelle des pèlerinages. L'auteur, s'inspirant tout spécialement des études de Guénon sur le même sujet, énonce des remarques parfois si intéressantes qu'on regrette qu'il ne les ait pas davantage développées. Par exemple, rappelant qu'au moyen âge le parcours des labyrinthes de cathédrales conférait aux fidèles les mêmes indulgences qu'un pélerinage en Terre sainte, il ajoute : « On peut faire, à ce raccourci spirituel, une comparaison empruntée non plus au domaine spatial, mais au domaine temporal : au Thibet, avant l'invasion chinoise, celui qui faisait tourner un moulin à prières obtenait les mêmes mérites que s'il récitait l'ensemble des nombreuses prières écrites dans le moulin ». Un rapprochement à peu près du même ordre pourrait être fait avec le « Tableau de Loge » (et par extension avec tous les *Yantras*), dont le tracé selon les règles traditionnelles suffit à transformer un lieu profane en édifice sacré.

L'auteur rappelle que dans le Compagnonnage le Tour de France ne s'effectuait pas selon la fantaisie de chacun, mais suivant un itinéraire, variant sans doute avec les corps d'état, et fixé parfois dans la mémoire sous une forme versifiée (« Carcassonne et Narbonne — Sont deux

villes fort bonnes — Pour aller à Béziers, etc. »). Il y aurait lieu de rechercher si de tels itinéraires sont en rapport avec certains axes de la géographie sacrée, et aussi d'examiner soigneusement le « sens » de ces pérégrinations. Dans le culte catholique, les processions (intérieures ou extérieures à l'église) se font toujours en sens solaire ; mais là où, comme autrefois dans plusieurs régions de France, on faisait une procession le jour de l'Épiphanie, le sens en était polaire parce que, disait-on, les Mages « retournèrent dans leur pays par un autre chemin ». Cette explication exotérique laisse bien entendu le champ libre à une autre interprétation symbolique, facile à comprendre si l'on admet avec Guénon que les Mages étaient les représentants de la Tradition primordiale. D'autre part, les stations du « Chemin de la Croix » sont toujours disposées en sens polaire.

M. Norbua fait aussi de nombreuses remarques à propos de la coquille (*conchylium*) et de ses rapports avec la pourpre. Il évoque à ce sujet l' « œuvre au rouge » des alchimistes, et rappelle que dans l'antiquité les vêtements de cette couleur étaient réservés à la fonction royale (et à Rome à la fonction consulaire).

Mais le mot *conchylium* évoque plus particulièrement la conque, dont on sait le rôle dans plusieurs traditions pour appeler les fidèles au culte. Il est dit en Inde qu'à la fin de chaque cycle, lorsque l'obscuration spirituelle menace de tout submerger, les sages renferment l'essence des *Védas* dans une conque, qui traversera sans dommage le cataclysme cosmique et dont le contenu sera le germe de l'intellectualité du cycle à venir. La conque de l'Hindouisme est donc analogue à l'arche de la tradition judéo-chrétienne. La « dureté » des coquillages de mer est naturellement pour beaucoup dans ce symbolisme, comme dans le cas de la pierre, de la perle et surtout du diamant. Les rapports de la Sagesse primordiale (toujours enseignée oralement) avec le sens de l'ouïe peuvent donner l'explication de plusieurs faits évoqués par M. Norbua. Il mentionne d'une part que le mot « conque » désigne également la cavité de l'oreille externe ; et d'autre part, il rappelle que « le support physiologique de la mutation de la vibration en son est le cochlée, appelé aussi le limaçon de l'oreille interne, qui se compose de 5 demi-tours en spirale et présente donc l'aspect d'un Labyrinthe simplifié » ; et il aurait pu ajouter que ces « canaux semi-circulaires » président aussi au « sens de l'équilibre », c'est-à-dire à la « stabilité », attribut essentiel du monde primordial et de tout ce qui s'y rapporte directement.

Dans le symbolisme de la conque et surtout de l'arche, il est plusieurs détails dignes d'examen. Par exemple, l'arche biblique sert de refuge non seulement à Noé, Sem, Japhet et leurs épouses (symbolisant l'initiation), ainsi qu'aux animaux « purs », mais encore à Cham et son épouse (symbolisant la contre-initiation), ainsi qu'aux ani-

maux « impurs ». C'est que l'arche doit préserver tous les germes qui se manifesteront dans le cycle futur, y compris les germes de la corruption, de la subversion et de la mort. Cela peut donner une des « justifications » de l'état où se trouvent certaines organisations traditionnelles lorsque approche le cataclysme final, état qui déconcerte certains esprits et les porte parfois à quitter la voie initiatique pour embrasser la voie mystique ou même pour se cantonner dans un exotérisme exclusif, pour ne pas dire exclusiviste ; tel fut le cas, très probablement, pour Louis-Claude de Saint-Martin et pour Joseph de Maistre. Et cependant, c'est sur l'ordre d'en-haut que Cham entra dans l'arche, que très probablement il avait contribué, avec son père et ses frères, à bâtir sur les plans du divin Architecte. Tout être est *moslem*, et les *Asuras* ont participé aussi bien que les *Dévas*, au barattement de la mer qui produisit *l'amrita*. Sur de tels sujets, Ananda Coomaraswamy, dans son ouvrage *Angel and Titan*, à formulé, en se référant au symbolisme du théâtre, des considérations pleines d'intérêt.

Le symbolisme de la Royale Arche et celui de la « Voute sacrée » du 14e degré écossais et de la *Cryptic Masonry* pourraient à leur tour donner lieu à de nombreuses remarques. M. Jean Norbua d'ailleurs semble bien avoir pensé à tout cela quand il écrit : « Il est vrai, comme l'a encore indiqué Guénon, que les 33 grades de l'Ecossisme ne se peuvent comprendre que si l'on admet que l'Ordre a incorporé les anciennes organisations initiatiques qui lui ont ainsi communiqué à l'état naturel leurs possibilités, afin que l'ensemble de la spiritualité occidentale perdure — ne fût-ce qu'à l'état de germe — jusqu'à la fin du présent cycle ».

Guénon seul, en effet, de par ses exceptionnelles facultés de synthèse, a su donner une explication pleinement satisfaisante de l' « entassement des espèces » dans l'arche maçonnique.

Dans sa « Nouvelle incitation à l'étude du Compagnonnage », M. Gérard Lindien donne en particulier de curieux renseignements sur le langage secret des corporations et aussi de groupements fort divers qui existaient dans l'ancienne France. Il mentionne notamment que l'argot était « propre aux gens de l'itinérance » et précise que le mot « jargon » désigne au sens propre « un gazouillement, langage d'hirondelles, un parler d'oiseau » ; ce fait, qu'on peut vérifier même dans des auteurs profanes tels que Charles d'Orléans, est important si l'on songe au symbolisme du « langage des oiseaux ». Notons également quelques détails sur le « hurlement » compagnonnique et sur la légende du Juif errant. L'auteur remarque que le nom le plus souvent donné à ce personnage mythique, Isaac Laquédem, commence par la lettre *L* et finit par la terminaison *em*, comme tous les mots de l'argot des bouchers, le *louchébem*. Cela est très frappant en

effet, et il faudrait aussi rechercher si la signification « restituée » de Laquédem, *Daqué*, ne serait pas elle-même un nom cryptographique.

Ce numéro contient aussi la suite de l'étude de Madame Françoise de Lignéris sur Stanislas de Guaïta, dont malheureusement nous ne pouvons parler, une page entière de l'article nous étant parvenue non imprimée. Nous avons également remarqué un article de M. Pierre Augry, intitulé « Régularité initiatique ou Régularité obédientielle », qui procède, semble-t-il, d'un esprit traditionnel très rigoureux. L'auteur affirme que « le recours à des rituels plus ou moins trafiqués a conduit la Maçonnerie aux déviations successives qui, depuis le XVIII^e siècle, l'ont défigurée », et que pourtant « la Maçonnerie, pour ne pas perdre sa raison d'être..., ne peut se couper sans danger de ses origines opératives ». Cette tradition opérative « a pu s'obscurcir depuis plus de deux cents ans, mais n'a jamais cessé de vivifier l'Ordre maçonnique dans son ensemble ». La Maçonnerie actuelle ne diffère d'une parodie que dans la mesure où elle perpétue une « transmission initiatique ininterrompue » qui communique aux profanes reçus dans son sein une « influence spirituelle » d'origine « non humaine ».

Tous ces termes appartiennent au vocabulaire guénonien, et l'auteur, qui pourtant ne se réclame pas de Guénon, envisage comme lui le processus de dégénérescence de la Maçonnerie. Il écrit : « Jusqu'en 1717..., la transmission initiatique a été assurée par ceux qui étaient mandatés [régulièrement], et cela en l'absence de toute juridiction maçonnique centralisatrice... L'existence probable, sur le continent, de Loges jacobites n'infirme en rien ce qui précède. Au contraire... La querelle des Anciens et des Modernes témoigne de l'existence, pendant tout le XVIII^e siècle, de deux tendances : l'une traditionnelle, l'autre moderniste. Il semble bien que la régularité ait été... du côté de ceux pour qui la fidélité aux anciens *landmarks* n'était pas une simple clause de style, [c'est-à-dire du côté des Anciens]... Dans le foisonnement des Loges, Obédiences, Rites de toutes sortes, la régularité obédientielle est à rechercher auprès des Loges qui, par le maintien des anciens Devoirs, ont constitué le garde-fou évitant à la Maçonnerie de sombrer dans les folies de Memphis. En 1813, la fusion entre les Anciens et les Modernes marque le retour à une régularité qui fut initiatique avant d'être obédientielle ».

Une telle vision de l'histoire maçonnique est — on l'aura remarqué — absolument identique à celle de Guénon, lequel, rendant compte d'un ouvrage d'Oswald Wirth intitulé *Qui est régulier ?*, formulait des observations qui, quarante ans plus tard, n'ont rien perdu de leur actualité (cf. *Etudes sur la F.-M.*, t.I, pp. 132-133). « Au fond, écrivait-il, le seul tort de la Grande Loge d'Angleterre est de ne pas reconnaître nettement sa véritable position présente vis-à-vis des Constitutions d'Anderson,

ce qui couperait court à toute discussion en faisant tomber l'unique argument qu'on lui oppose avec quelque apparence de fondement ». On sait que tout récemment les griefs de Wirth contre la Grande Loge Unie ont été repris, mais avec un talent bien supérieur, par M. J. Corneloup qui a même traduit un ouvrage de grande importance : *Masonic facts and fictions*, dont la lecture, nous semble-t-il, n'apporte pas à sa thèse tout l'appui qu'il en escomptait.

Guénon cependant, qui jugeait si sévèrement l'évènement de 1717 et surtout la destruction par le feu des anciens manuscrits frauduleusement amassés par Anderson, ne considèrait pas que l'initiative des Modernes avait rompu le fil de la transmission initiatique. Il estimait que les Obédiences actuelles, pour déviées qu'elles soient, confèrent une initiation virtuelle qu'il importe à chaque Maçon de rendre réelle. Il pensait même — bien qu'à notre connaissance il ne l'ait jamais fait imprimer — qu'il n'est pas jusqu'au « Droit Humain », pourtant en rupture avec plusieurs *landmarks*, qui n'ait retenu dans ses rites les éléments essentiels à la validité de l'initiation.

Il y a encore dans ce numéro plusieurs articles d'intérêt surtout historique : sur la devise « Liberté, Egalité, Fraternité » (par M. Robert Amadou) ; sur la Franc-Maçonnerie en Seine-Inférieure (par M. Philippe Daveau) ; et sur un auteur maçonnique peu connu, Jean-Baptiste Tacxci (par M. Jean Bossu).

Denys ROMAN.

Le Directeur : A. André VILLAIN

Imprimerie SAINT-MICHEL, 5, Rue de la Harpe - Paris (5e) 4me trimestre 1974